This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

27524 f. 335

UN NAPOLITAIN DU DERNIER SIÈCLE

CONTES, LETTRES ET PENSÉES DE L'ABBÉ GALIANI

Avec Introduction et Notes

PAR

PAUL RISTELHUBER

PARIS

A LA LIBRAIRIE CENTRALE

[illegible] DES ITALIENS, 24

M DCCC LXVI

CONTES, LETTRES

ET PENSÉES

DE

L'ABBÉ GALIANI

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

RUE SAINT-HONORÉ, 338

à Paris.

UN NAPOLITAIN DU DERNIER SIÈCLE

CONTES, LETTRES
ET PENSÉES
DE
L'ABBÉ GALIANI

Avec Introduction et Notes

PAR

PAUL RISTELHUBER

Urna brevis.

PARIS
A LA LIBRAIRIE CENTRALE
24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

M D CCC LXVI

BODLEIAN
13 APR 1967
LIBRARY

INTRODUCTION

Nous offrons au public, en un seul volume, les *Contes*, *Lettres* et *Pensées* de l'abbé Galiani. On a dit que les contes perdaient à la lecture, parce que leur auteur ne se contentait pas de les débiter, mais qu'il les jouait comme un mime et faisait de chacun d'eux une petite pièce, une parade en action, s'agitant, se démenant, dialoguant chaque scène, et faisant accepter les libertés et même les indécences. Nous le voulons bien ; mais ils peuvent sans doute figurer dans ses œuvres à aussi bon droit que dans celles de Diderot, qui en a conservé quelques-uns dans ses lettres à Mlle Voland. M. Sainte-Beuve, dans ses *Causeries du lundi* (t. II, 3e édit., p. 426), en rappelle un autre, qu'il dit rapporté dans les *Mémoires* de l'abbé Morellet. Nous avouons humblement n'avoir pu

le découvrir dans ces mémoires (Paris, 1821, 2 vol. in-8).

Les lettres que nous avons choisies sont toutes adressées à Mme d'Épinay, sauf une, qui est pour sa fille, Mme de Belsunce, et une autre pour le maître des requêtes Baudouin. Nous avons respecté en tout le texte, même en ses fautes, car nous sommes de l'avis de l'ancien éditeur de Mme d'Épinay, M. Brunet, qui dit, dans sa préface, que les lettres écrites dans une langue étrangère à l'abbé devaient nécessairement contenir assez de fautes, et nous ne partageons pas toute la mauvaise humeur de M. Sainte-Beuve contre les deux éditions de la correspondance qui parurent à la fois et concurremment en 1818, l'une d'après les originaux, l'autre d'après une copie. Ce ne sont pas tant les inexactitudes de mots que le peu de choix des matériaux et la négligence des imprimeurs qu'il y faut relever. Nous ne voyons pas non plus, comme M. Crépet (*Trésor épistolaire*, 2e série, p. 516), de raison pour taxer d'infériorité l'édition Barbier, publiée sur les manuscrits, alors que Brunet affirme que l'édition Serieys contient plusieurs lettres supposées, et que l'affirmation n'est en rien amoindrie par une note de cette édition

(t. II, p. 296), montrant que la lettre de Galiani sur Glück et Piccini, datée du 30 novembre 1778, a dû être écrite en 1777. M. Crépet reproduit à peu près cette note, et trouve naturel, par conséquent, que Galiani fût assez distrait pour se tromper de millésime encore un 30 novembre! Passe encore si ç'avait été le 30 janvier! L'idée de supposition ne peut nous quitter lorsqu'à la fin de la lettre nous voyons apparaître le fantôme de Marie-Antoinette, la reine malheureuse jusque dans sa correspondance : pomme de discorde entre M. de Sybel et M. Feuillet de Conches, ou bien lorsque nous lisons que les lettres de Galiani « rappellent, par l'allure de la pensée comme par le tour de la phrase, mainte page de l'auteur de *Rouge et Noir*... » Aïe! serait-ce là un trait de lumière? Nous laissons le champ des conjectures libre à M. Crépet, seulement nous ne nous chargeons pas d'accorder son opinion, qui met Galiani « hors de pair comme écrivain », avec son procédé, qui le relègue dans l'appendice comme « écrivain d'ordre secondaire. »

Ce n'est pas le style de Galiani, sa valeur formelle, pour parler net, qui nous eût suggéré l'idée de le publier; c'est son esprit, un esprit parfois voisin de l'esprit parisien, « ce petit vin

frelaté et capiteux, qui ne s'exporte pas, ne se garde pas (1), » mais un esprit souvent plus élevé et alors vraiment digne d'attention. On l'a déjà remarqué, les correspondances particulières du XVIIIe siècle représentent nos chroniques, tablettes et autres rubriques, car l'étiquette du sac varie plus que le contenu; seulement ces correspondances s'adressaient à des princes souverains, à des grands seigneurs; elles étaient écrites par des rois de l'esprit comme Voltaire, des philosophes comme d'Alembert, des critiques comme Grimm; le nouvelliste, en face d'une personne déterminée, recherchait la délicatesse et la distinction, se piquait d'urbanité, mettait la finesse dans la moquerie et la retenue dans le blâme. Aujourd'hui, c'est M. Tout-le-Monde qui reçoit les confidences de nos épistoliers; la presse est envahie par des réfractaires tombés sur le pavé parisien, des quatre points cardinaux : Italiens de contrebande, matadors des rives de la Garonne, débarqués des colonies... Le premier grimaud payé à la ligne, après beaucoup de pieds de grue et de bassesses d'antichambre, fait découler de sa *mission* le droit d'injurier l'hon-

(1) Horace de Lagardie.

nête homme qui travaille avec désintéressement, remplace l'observation pénétrante par l'insinuation perfide, répond *cocotte* et cheval de course à qui parle poésie, et croit avoir jugé le livre d'aujourd'hui ou de demain en criant par-dessus le toit de sa mansarde qu'il n'a pu le lire! Pouah! détournons les yeux de ce spectacle dégoûtant et revenons à notre abbé.

Les pensées sont extraites des lettres dont la teneur était trop mélangée pour valoir la publication sous forme épistolaire. La religion, la philosophie, la morale, la politique, y sont successivement abordées avec ce mélange de sérieux et de bouffonnerie qui constitue le caractère de l'auteur; ses prédictions et prophéties même ne sont pas à dédaigner. Enfin nous terminons par l'article sur Polichinelle, qu'on peut lire en italien à la page 283 de la *Bibliographie parémiologique* de M. Duplessis (1847), mais qu'il n'était pas inutile de traduire, car il a été parcouru par nos auteurs français avec la légèreté qui les caractérise lorsqu'il s'agit d'un texte écrit dans une autre langue. « Les Napolitains, a dit Magnin (1), n'auraient fait que traduire le nom de Maccus par son équivalent :

(1) *Origines du théâtre moderne*, p. 47.

Pulcino, Pulcinella. » — « Pulcinella, a dit le même dans son *Histoire des marionnettes* (2e édit., p. 121), selon son plus spirituel généalogiste, le petit abbé Galiani, rappelle le *mimus albus* et le *Maccus* antique. » Voici comme s'exprime M. Dupays (1) : « D'après le spirituel abbé Galiani et les savants de nos jours qui se sont occupés de ce docte sujet, ce héros antique de race, sensuel et batailleur, est Osque de naissance. » M. Maurice Sand va plus loin (2) : « Pulcinella descend en ligne droite de Maccus; mais comment le nom de Pulcinella a-t-il été substitué à celui de Maccus? C'est une question à peu près résolue aujourd'hui... Maccus fut surnommé, à cause de ses cris de volaille effarouchée, peut-être aussi à cause de son nez en bec et de sa démarche bizarre, *Pullus gallinaceus*, puis, par corruption, *Pulcino*, *Pulcinella.* » Et voilà comme M. Maurice Sand traite l'étymologie! M. Sainte-Beuve lui-même, dans sa *Causerie*, s'avance trop en disant que Galiani semble croire que l'esprit des atellanes a pu se perpétuer dans l'original moderne. Galiani ne parle ni de *Maccus* ni de *Pullus gallinaceus*, il n'établit aucune filiation

(1) *Itinéraire de l'Italie*, 1859, p. 599.
(2) *Masques et Bouffons*, 1859, I, p. 127.

entre les histrions d'Atella et les modernes *Pulcinelli*, il puise simplement dans ses souvenirs le sujet d'un rapprochement entre le succès des comédiens osques et celui de Polichinelle. Polichinelle est cousin d'Arlequin, et puisque le type d'Arlequin, d'après Marmontel (1) comme d'après Grimm (2), s'est incarné dans notre abbé, va pour les bons mots d'Arlequin-Galiani

Ayant fait une collection des pierres et matières volcaniques vomies par le Vésuve, non sans y joindre une dissertation savante, il en fit présent au pape Benoît XIV, qui ne fut point ingrat. Sur l'une des caisses d'envoi à l'adresse du très-saint père, Galiani avait eu soin d'écrire ces mots de l'Évangile : *Fac ut lapides isti panes fiant*. Benoît XIV, en échange de ces pierres, donna à Galiani un bénéfice.

On parlait des arbres du parc de Versailles, et l'on disait qu'ils étaient hauts, droits et minces : « Comme les courtisans », achevait l'abbé Galiani.

Son singe, un jour, eut le malheur de casser la lampe de l'escalier ; l'huile de la lampe cassée tacha l'habit de l'ambassadeur Cantillano, et

(1) *Mémoires*, 1804, liv. VI.
(2) *Correspondance*, 1829, IV, 103.

celui-ci prononça sur-le-champ la mort du singe. Mais, comme alors les mathématiciens s'occupaient de l'oscillation du pendule, Galiani fit observer que c'était sans doute l'âme d'un philosophe qui, étant passée dans la tête du singe, prenait part à la solution du problème dont s'occupaient ses collègues. Ce fut assez pour que l'ambassadeur fît grâce au coupable.

Lorsque Galiani fut présenté pour la première fois à Louis XV, il y avait auprès du monarque plusieurs grands seigneurs, qui ne purent s'empêcher, en le voyant, de rire et de faire part au roi de leur surprise. Galiani s'en aperçut; mais, sans faire semblant de rien voir, il s'avança tranquillement vers Sa Majesté. « Sire, dit-il, vous voyez à présent l'échantillon du secrétaire, le secrétaire vient après. »

Il se trouvait un jour à un grand repas avec son ambassadeur. Il y avait parmi les convives un conseiller au parlement vieux et paralytique. Après le repas on servit le café. A mesure que ce parlementaire prenait sa tasse, il y laissait tomber une liqueur hétérogène qui découlait de son nez. « Monsieur le conseiller, lui dit l'ambassadeur, ne prenez pas tant de café, il vous fera du mal. — Ne voyez-vous pas, répliqua aussitôt Galiani, qu'il tient au-dessus de sa tasse la cafe-

tière qui la remplit à mesure qu'elle se vide? »

Il prétendait qu'il y avait trois sortes de raisonnements ou plutôt de résonnements : raisonnements de cruches, ce sont les plus ordinaires ; raisonnements de cloches, comme ceux de Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, ou de Jean-Jacques Rousseau ; enfin raisonnements d'hommes, comme ceux de Voltaire, de Buffon, de Diderot.

Son avis était de mettre l'Opéra français à la barrière de Sèvres, vis-à-vis le spectacle du Combat du Taureau, « parce que les grands bruits doivent être hors de la ville. »

Lorsque l'Opéra français, après l'incendie de la salle du Palais-Royal, fut transféré dans la salle du palais des Tuileries, qu'on avait préparée pour cet effet, beaucoup de connaisseurs du grand genre reprochaient à cette salle d'être prodigieusement sourde. « Qu'elle est heureuse ! » s'écria Galiani.

A propos des productions de Dorat, ornées d'estampes et de vignettes en taille-douce, il disait que ce poëte se sauvait du naufrage de planche en planche.

Algarotti ayant ordonné qu'on mît sur sa tombe :

Hic jacet Algarottus, sed non omnis,

Galiani prétendit que l'épitaphe appartenait de droit à Farinelli, ou à Caffarelli, ou à Salimbeni (1).

Un jour, il dînait chez un des ministres de Naples, où parmi les convives se trouvait le P. Transani, prédicateur du carême. On servit un plat de certaines choses qu'on ne peut nommer honnêtement et dont le nom s'applique partout aux hommes les plus sots. Le ministre engagea ses convives à les désigner par le nom le plus caractéristique. Tous témoignent de l'embarras; seul le Galiani leur donne tout de suite le nom de *Transani*, et, par le mot latin *trans-anum*, il caractérisait à la fois l'objet en question et le P. Transani.

Galiani se trouvait au cercle d'Acton, ministre d'État, qui s'occupait de beaucoup de projets relatifs à l'administration publique et surtout à la réforme des troupes, projets dont on parlait tous les jours et qui ne paraissaient jamais. Galiani portait sous le bras un vieux chapeau. Le ministre, pour badiner et peut-être croyant l'humilier, lui dit qu'il était temps de réformer son chapeau. Galiani répondit : « J'attends le plan de Votre Excellence. »

(1) Castrats.

A sa mort, il disait à ses amis qu'il venait de recevoir un billet d'invitation de la part des défunts, pour qu'il allât chez eux ranimer l'esprit de leurs entretiens, comme s'ils souffraient depuis longtemps de la monotonie et de l'ennui de leur état.

P. R.

I

CONTES

LE PORCO SACRO.

Il y a à Naples des moines à qui il est permis de nourrir aux dépens du public un troupeau de cochons, sans compter la communauté. Ces cochons privilégiés sont appelés, par les saints personnages auxquels ils appartiennent, les cochons sacrés. Ils se promènent respectés dans toutes les rues; ils entrent dans les maisons, on les y reçoit, on leur fait politesse. Si une truie est pressée de mettre bas, on a tous les soins possibles d'elle et de ses pourcelets : trop heureux celui qu'elle a honoré de ses

couches! Celui qui frapperait un *porco sacro* ferait un sacrilége. Cependant des soldats peu scrupuleux en tuèrent un : cet assassinat fit grand bruit; la ville et le sénat ordonnèrent les perquisitions les plus sévères. Les malfaiteurs, craignant d'être découverts, achetèrent deux cierges, les placèrent allumés aux deux côtés du *porco sacro,* sur lequel ils étendirent une grande couverture, mirent un bénitier avec le goupillon à sa tête et un crucifix à ses pieds; et ceux qui faisaient la visite les trouvèrent à genoux et priant autour du mort. Un d'eux présenta le goupillon au commmissaire; le commissaire aspersa, se mit à genoux, fit sa prière et demanda qui est-ce qui était mort. On lui répondit : « Un de nos camarades, honnête homme; c'est une perte. Voilà le train des choses du monde : les bons s'en vont et les méchants restent. » (1)

(1) Diderot à Mlle Voland, 1760.

LE MOINE ET LA MALLE.

A propos des faux jugements que nous portons sur le préjugé que, la chose étant communément comme nous l'attendons, elle ne sera point autrement, Galiani disait qu'un voiturier qui menait, avec ses chevaux et sa chaise, le public, fut appelé au couvent des Bernardins par un religieux qui avait un voyage à faire. Il propose son prix, on y tope; il demande à voir la malle, elle était à l'ordinaire. Le lendemain, de grand matin, il arrive avec ses chevaux et sa chaise; on lui livre la malle; il l'attache; il ouvre la portière; il attend que son moine vienne se placer. Il ne l'avait point vu ce moine; il vient enfin. Imaginez un colosse en longueur, largeur et profondeur. A peine toute la place de la chaise y suffisait-elle. A l'aspect de cette masse de

chair monstrueuse, le voiturier s'écrie : « Une autre fois, je me ferai montrer le moine. » Tous les jours nous demandons à voir la malle, et nous oublions le moine. Une femme a les yeux charmants, la plus jolie bouche, des tétons à affoler : voilà la malle (1).

LE CARDINAL ET LE GÉNÉRAL.

A propos de ce qu'il ne faut point faire faire son rôle à un autre, Galiani racontait qu'un général d'ordre fit une visite à un cardinal dans un moment où, en petite veste, la tête nue et déshabillé, il s'amusait avec ses amis. Jamais visite ne lui sembla plus à contre-temps ; il en prit de l'humeur. Il fallait s'habiller décemment ou renvoyer le général ; mais il n'était guère

(1) Diderot à Mlle Voland, 1760.

possible de prendre ce dernier parti. Un des amis du cardinal lui dit : « Monseigneur, laissez-moi faire. Je vais prendre vos habits, et dans un moment je vous débarrasse de ce maudit général. » Le cardinal y consentit, et voilà la toque jetée sur sa tête et la barrette jetée sur les épaules du représentant de Son Éminence. Mais Son Éminence était grasse et replète, et son représentant était un petit homme maigre et fluet : ajoutez que le général avait vu, par hasard, une fois ou deux Son Éminence. Aussi le premier mot dont il le salua, c'est qu'il le trouvait bien changé. « Il est vrai, lui répondit le cardinal, c'est l'effet d'une maladie vénérienne qui n'a jamais bien pu se guérir. » Et l'Éminence vraie, qui était aux aguets pour voir comment son représentant s'en tirerait, et qui entendit cette réponse, d'oublier son déshabillé indécent et de se jeter tout au milieu du salon, et de crier au général : « Cet homme ne sait ce qu'il dit; c'est moi qui suis Son Éminence et qui n'ai point eu le mal qu'il me donne, mais bien la honte de

vous recevoir dans l'état où vous me voyez. » (1)

LE COUCOU, LE ROSSIGNOL ET L'ANE.

Un jour, au fond d'une forêt, il s'éleva une contestation sur le chant entre le rossignol et le coucou. Chacun prise son talent. « Quel oiseau, disait le coucou, a le chant aussi facile, aussi simple, aussi naturel et aussi mesuré que moi ? » « Quel oiseau, disait le rossignol, l'a plus doux, plus varié, plus éclatant, plus léger, plus touchant que moi ? » Le coucou : « Je dis peu de choses, mais elles ont du poids, de l'ordre, et on les retient. » Le rossignol : « J'aime à parler, mais je suis toujours nouveau, et je ne fatigue jamais. J'enchante

(1) Diderot à Mlle Voland, 1760.

les forêts, le coucou les attriste. Il est tellement attaché à la leçon de sa mère, qu'il n'oserait hasarder un ton qu'il n'a point pris d'elle. Moi, je ne reconnais point de maître ; je me joue des règles. C'est surtout lorsque je les enfreins qu'on m'admire. Quelle comparaison de sa fastidieuse méthode avec mes heureux écarts ! »

Le coucou essaya plusieurs fois d'interrompre le rossignol. Mais les rossignols chantent toujours et n'écoutent point ; c'est un peu leur défaut. Le nôtre, entraîné par ses idées, les suivait avec rapidité, sans se soucier des réponses de son rival. Cependant, après quelques dits et contredits, ils convinrent de s'en rapporter au jugement d'un tiers animal.

Mais où trouver ce tiers également instruit et impartial qui les jugera ? Ce n'est pas sans peine qu'on trouve un bon juge. Ils vont en cherchant un partout. Ils traversaient une prairie lorsqu'ils y aperçurent un âne des plus graves et des plus solennels. Depuis la création de l'espèce, aucun n'avait porté d'aussi longues oreilles.

« Ah ! dit le coucou en les voyant, nous sommes trop heureux : notre querelle est une affaire d'oreille ; voilà notre juge : Dieu le fit pour nous tout exprès. »

L'âne broutait. Il n'imaginait guère qu'un jour il jugerait de musique. Mais la Providence s'amuse à beaucoup d'autres choses. Nos deux oiseaux s'abattent devant lui, le complimentent sur sa gravité et sur son jugement, lui exposent le sujet de leur dispute et le supplient très-humblement de les entendre et de décider. Mais l'âne, détournant à peine sa lourde tête et n'en perdant pas un coup de dent, leur fait signe de ses oreilles qu'il a faim et qu'il ne tient pas aujourd'hui son lit de justice. Les oiseaux insistent; l'âne continue à brouter. En broutant, son appétit s'apaise. Il y avait quelques arbres plantés sur la lisière du pré : « Eh bien ! leur dit-il, allez là, je m'y rendrai; vous chanterez, je digérerai, je vous écouterai, et puis je vous en dirai mon avis. » Les oiseaux vont à tire-d'aile et se perchent; l'âne les suit de l'air et du pas d'un président à mortier qui traverse la

salle du palais. Il arrive, il s'étend à terre et dit : « Commencez, la cour vous écoute. » C'est lui qui était toute la cour. Le coucou dit : « Monseigneur, il n'y a pas un mot à perdre de mes raisons ; saisissez bien le caractère de mon chant, et surtout daignez observer l'artifice et la méthode. » Puis se rengorgeant et battant à chaque fois des ailes, il chanta : « Coucou, coucou, coucoucou, coucoucou, coucou, coucoucou. » Et après avoir combiné cela de toutes les manières possibles, il se tut.

Le rossignol, sans préambule, déploie sa voix, s'élance dans les modulations les plus hardies, suit les chants les plus neufs et les plus recherchés ; ce sont des cadences ou des tenues à perte d'haleine ; tantôt on entendait les sons descendre et murmurer au fond de sa gorge comme l'onde qui se perd sourdement entre des cailloux, tantôt on l'entendait s'élever, se renfler peu à peu, remplir l'étendue des airs et y demeurer comme suspendue. Il était successivement doux, léger, brillant, pathétique, et, quelque caractère qu'il prît,

il peignait; mais son chant n'était pas fait pour tout le monde.

Emporté par son enthousiasme, il chanterait encore; mais l'âne, qui avait déjà bâillé plusieurs fois, l'arrêta et lui dit: « Sans doute que tout ce que vous m'avez chanté là est fort beau, mais je n'y entends rien, cela me paraît bizarre, brouillé, décousu. Vous êtes peut-être plus savant que votre rival, mais il est plus méthodique que vous, et je suis, moi, pour la méthode. » (1)

LA PASSION DE M. WILKES.

M. Wilkes arrive à Naples; il met ses grisons en campagne pour lui trouver une courtisane italienne ou grecque: il donne l'état des qualités, perfections, talents,

(1) Diderot à Mlle Voland, 1760.

commodités qu'il désire dans sa maîtresse. Cependant, on lui meuble, sur les bords de la mer, la demeure la plus voluptueuse et la plus belle. Lorsque la demeure est prête à recevoir son hôte, il s'y rend ; et un des premiers objets qui le frappent, c'est une femme belle par admiration, sous la parure la plus élégante et la plus légère, négligemment couchée sur un canapé, la gorge à demi nue, la tête penchée sur une de ses mains et le cou appuyé sur un gros oreiller. On se retire, il reste seul avec cette femme. Il se jette à ses pieds, il lui baise les mains, il lui adresse les discours les plus tendres, les plus passionnés, les plus galants ; on l'écoute, et quand on l'a écouté en silence, deux bras d'albâtre viennent se reposer sur ses épaules et une bouche vermeille comme la rose se presse sur la sienne. Il vit six mois avec cette courtisane dans une ivresse dont il ne parle pas encore sans émotion ; il aurait donné sa fortune et sa vie pour elle. Un jour que quelques affaires d'intérêt l'appelaient à Naples pour la journée entière, à peine

est-il sorti que dona Flaminia (c'est le nom de la courtisane) ouvre son coffre-fort, en tire tout ce qu'il y avait d'or et d'argent, s'empare de ses flambeaux et de toute sa vaisselle, fait mettre quatre chevaux à un des carrosses de Monsieur, et disparaît. Wilkes revient le soir; l'absence de sa maîtresse l'a bientôt éclairé sur le reste. Il en tombe dans une mélancolie profonde; il en perd l'appétit, le sommeil, la santé, la raison; il s'écrie: « Eh! pourquoi me voler ce qu'elle n'avait qu'à me demander? » Cent fois il est près de faire mettre à sa chaise de poste les deux seuls chevaux qui lui restent et de courir après son ingrate ou plutôt son infâme . . . mais l'indignation le retient. Le vol avait transpiré par les domestiques. La justice en prend connaissance; on se transporte chez M. Wilkes; on l'interroge. Wilkes, pour toute réponse, dit au commissaire ou juge de quoi il se mêle, que, s'il a été volé, c'est son affaire; qu'il ne se plaint de rien, et qu'il le prie de se retirer, de demeurer en repos et de l'y laisser. Ce-

pendant les affaires de M. Wilkes se terminent, et il se dispose à repasser en France. C'est alors que cette femme, qui comptait assez sur l'empire qu'elle avait pris sur lui pour croire qu'il la suivrait à Bologne, où elle s'était réfugiée, lui écrit qu'elle est la plus malheureuse des créatures, qu'elle est en exécration dans la ville ; que, quoiqu'il n'y ait aucune plainte contre elle, cependant on prend des informations, et qu'elle risque d'être arrêtée. Wilkes laisse là son voyage de France, part pour Bologne, se met tout au travers de la procédure commencée, rend à cette indigne la sécurité et même l'honneur, autant qu'il est en lui, et revient à Naples sans l'avoir vue, l'âme remplie de passion, mais un peu soulagé par la conduite généreuse qu'il avait tenue. Il arrive le soir chez lui, et son premier mouvement est de tourner les yeux sur ce canapé où il avait vu la première fois cette femme. Qui retrouve-t-il sur le canapé ? Sa Flaminia, sa maîtresse ! Elle l'avait devancé et rapporté tous les effets qu'elle avait pris. Wilkes la reconnaît, pousse un

cri et se sauve chez l'abbé Galiani, à qui il apprend la dernière circonstance de son aventure, la seule qu'il ignorât. Cette femme suit Wilkes chez l'abbé : elle se jette à ses pieds, elle demande à se jeter aux pieds de Wilkes et elle accompagne sa prière d'un geste bien pathétique ; en se relevant, elle montre à l'abbé qu'elle est mère, ajoutant que, quelle qu'ait été sa conduite, M. Wilkes ne doutera point que l'enfant qu'elle porte ne soit de lui. Voilà Wilkes et l'abbé très-embarrassés. Après un moment de silence, Wilkes se lève et dit à l'abbé : « Mon ami, mon parti est pris. Voyez cette femme, conduisez-la chez moi, ordonnez qu'on la serve comme auparavant, et dites-lui qu'elle y attende en repos ma résolution. » L'abbé exécute ce que Wilkes lui dit. Cependant celui-ci fait faire ses malles, et cet homme qui n'avait pas mis le pied dans un vaisseau du roi sans frémir, par la crainte involontaire de la mer et de l'eau, s'expose dans un bateau grand comme une chambre et traverse la Méditerranée, au hasard de périr cent fois,

laissant à la femme qu'il fuyait, ses chevaux, ses équipages, sa vaisselle, ses meubles, tout ce qu'il y avait dans sa maison, avec trois cents guinées qu'il charge l'abbé de lui remettre (1).

(1) Diderot à Mlle Voland, 1760.

II

LETTRES

DÉTAILS BIOGRAPHIQUES

A Madame d'Épinay.

Naples, le 13 décembre 1770.

. . . . . .

Je suis enchanté de ce que vous mande Voltaire; j'ai passé un jour et une nuit à lire et relire *Dieu et les hommes* pour me distraire de toute autre idée. Je trouve que les dévots ont bien raison de dire que Voltaire craint la mort : rien n'est si vrai. Il craint de mourir avant que d'avoir tout dit; il se presse de tout dire et de tirer

jusqu'à son dernier coup de provision; mais il ne tire pas sa poudre aux moineaux; c'est bien aux moines qu'il adresse ses coups. Enfin, à force de dire et de redire, de parler à demi-bouche et de s'expliquer clairement, Voltaire s'est rapproché de bien du monde, et pour être tout à fait d'accord, il n'a qu'à leur dire que ce qui reste à dire n'est pas absolument fait pour être dit.

Pour moi, je ne suis qu'un pauvre économiste manqué, qui n'ai que du pain pour tout potage et des abbayes pour tout revenu. Ainsi ne me mêlez pas dans la grande boulangerie, lorsque je n'appartiens qu'à la petite. En attendant, j'ai vu avec un grand étonnement, sur la *Gazette de France* du 9 novembre, qu'on a publié à Paris un ouvrage de moi, écrit en italien, en 1754, et traduit en français; et je gage que je n'y suis pas même nommé, et que vous n'en savez rien, vous la première. Voici le fait : En 1726, avant que je ne vinsse au monde, Barthélemi Intieri, Toscan, homme de lettres, géomètre et mécanicien du pre-

mier ordre, inventa une étuve à blés. En 1754, il était vieux de quatre-vingt-deux ans et presque aveugle. Je souhaitais que le monde connût cette machine utile. J'écrivis donc un petit livre intitulé : *Della perfetta conservazione del Grano* (1); et comme je n'ai jamais voulu mettre mon nom sur aucun de mes ouvrages, je voulus qu'il portât le nom de l'inventeur de la machine; mais tout le monde sait qu'il est à moi, et je crois que Grimm, Diderot et le baron, et peut-être d'autres, l'ont à Paris. Ils savent cette histoire aussi bien que l'abbé Morellet. Je suis charmé à présent qu'il soit traduit en français, d'autant plus qu'il servira à découvrir un plagiat affreux et malhonnête que fit M. Duhamel, qui s'attribua l'invention de cette machine, pendant qu'il ne fit que faire regraver les dessins qu'en avait faits mon frère, et qu'il lui avait envoyés. Le nom de mon frère est encore au bas des planches de l'édition ita-

(1) 1754, in-4. Traduit (par Bellepierre de Neuve-Église), 1770, in-8, avec figures.

lienne. Il y laissa même des fautes dans le dessin et certaines variations qui avaient été ajoutées dans les dessins par M. Intieri, et qui se trouvèrent ensuite impraticables; M. Duhamel voulut les faire passer pour des additions et des corrections qu'il y avait faites. Or, ma belle dame, j'ai tout l'intérêt possible que toute la France sache, au moyen des folliculaires, que cet ouvrage m'appartient, chose qui ne m'a jamais été contestée ; et cela prouvera qu'au vrai je suis l'aîné de tous les économistes, puisqu'en 1749 j'écrivis mon livre de la monnaie, et en 1754 celui des grains. La secte économique n'était pas encore née dans ce temps-là.

Comme ces bêtes m'ont cru un intrus et un nouveau venu dans leur bercail, je suis bien aise qu'ils sachent que c'est bien à moi à les en chasser, et à rester où je suis depuis vingt ans. Je crois que l'imprimeur ne perdra rien si l'on sait que le livre qui porte le nom d'Intieri est autant à moi que celui qui porte le nom du chevalier Zanobi. Si, à cette occasion, quelque gazetier vient

dire quelque chose de ma vie littéraire, sachez que je suis né en 1728, le 2 décembre; qu'en 1748 je devins célèbre par une plaisanterie poétique et une oraison funèbre sur la mort de notre feu bourreau Dominique Jannaccone, d'illustre mémoire (1); qu'en 1749 je publiai mon livre sur la monnaie; en 1754, les blés en question; en 1755, je fis une dissertation sur l'histoire naturelle du Vésuve, qui fut envoyée ensemble, avec une collection de pierres du Vésuve, au pape Benoît XIV, et qui n'a jamais été imprimée; mais elle est connue à Paris. M. de Jussieu l'a vue, et chez le baron, les garçons de la boulangerie la connaissent. En 1756, je fus nommé académicien de l'académie d'Herculanum, et je travaillai beaucoup au premier volume des planches. Je fis même une grande dissertation sur la peinture des anciens que l'abbé Arnaud a vue. En 1758, j'imprimai

(1) *Componimenti varj per la morte di Domenico Jannaccone, carnefice della gran corte della vicaria, raccolti e dati in luce da Giannantonio Sergio, avvocato napoletano.* 1749, in-4.

l'oraison funèbre du pape Benoît XIV (1) (c'est ce qui me plaît le mieux de mes ouvrages). Ensuite je devins politique, et en France, je n'ai fait que des enfants, et des livres, qui n'ont pas vu le jour. Vous connaissez mon Horace, et le public connaît mes Dialogues. Il y aurait une liste terrible des ouvrages manuscrits et achevés qui ne sont pas encore publiés; mais je songe sérieusement à me presser autant que Voltaire, car je crains la mort comme lui. Enfin, je vous recommande mon honneur et ma célébrité.

Dans l'enthousiasme où l'on est à présent sur mon *Pour et contre* en France, je ne suis pas fâché qu'on sache bien qui je suis, et que ce n'est pas au singe seul, avec sa morsure, que je dois la célébrité. On verra que je suis un vieux écrivain et un vieux économiste, puisque j'ai commencé à imprimer à l'âge de dix-neuf ans, et qu'il y a vingt-deux ans que je babille par la presse et pour sortir de la presse. Mes manuscrits

(1) *Delle lodi de Papa Benedetto XIV*. Réimprimé à Naples, 1781, in-4.

italiens achevés sont la traduction de l'ouvrage de Locke, sur les monnaies, avec des notes; une traduction en vers du premier livre de l'Anti-Lucrèce; quelques poésies, une dissertation sur les géants et les hommes d'une stature extraordinaire; une dissertation sur les rois carthaginois; plusieurs dissertations sur des matières d'érudition et deux ou trois oraisons, une dissertation sur les peintures d'Herculanum, une sur le Vésuve, mon Horace français, etc.

L'ÉDUCATION

A Madame d'Épinay.

Naples, le 4 août 1770.

. . . . . .

L'abbé Coyer aurait succédé à l'abbé de Saint-Pierre si son zèle était l'effet de

l'enthousiasme de la vertu, et non pas d'une ambition secrète d'être quelque chose. Son plan d'éducation ne vaudra pas assurément autant que votre critique. Vous ne l'avez cependant faite que pour réveiller ma verve, je le vois bien. Je n'ai pas besoin d'être réveillé là-dessus. Mon traité d'éducation est tout fait. Je prouve que l'éducation est la même pour l'homme et pour les bêtes. Elle se réduit toute à ces deux points : *apprendre à supporter l'injustice, apprendre à souffrir l'ennui* Que fait-on faire dans un manége à un cheval ? Le cheval fait naturellement l'amble, le trot, le pas ; mais il le fait quand bon lui semble et selon son plaisir. On lui apprend à prendre ses allures malgré lui, contre sa raison (voilà l'injustice), et à les continuer deux heures (voilà l'ennui). Ainsi, qu'on fasse apprendre ou le latin ou le grec, ou le français à un enfant ; ce n'est pas l'utilité de la chose qui intéresse, c'est qu'il faut qu'il s'accoutume à faire la volonté d'autrui (et à s'ennuyer) et à être battu par un être né son égal (et à souffrir).

Lorsqu'il est accoutumé à cela, il est dressé, il est social; il va dans le monde, il respecte les magistrats, les ministres, les rois (et il ne s'en plaint pas). Il exerce les fonctions de sa charge; il est à son bureau, ou à l'audience, ou au corps-de-garde, ou à l'œil-de-beuf; il bâille, reste là et gagne sa vie. S'il ne fait pas cela, il n'est bon à rien dans l'ordre social. Donc, l'éducation n'est que l'élaguement des talents naturels pour donner place aux devoirs sociaux. L'éducation doit amputer et élaguer les talents. Si elle ne le fait pas, vous avez le poëte, l'improvisateur, le brave, le peintre, le plaisant, l'original, qui amuse et meurt de faim, ne pouvant plus se placer dans aucune niche de celles qui existent dans l'ordre social. L'Anglais, la nation qui reçoit le moins d'éducation dans l'univers, est par conséquent la plus grande, la plus embarrassante, et bientôt la plus malheureuse de toutes.

Les règles de l'éducation sont donc bien simples et bien courtes. Il faut moins donner d'éducation dans une république que

dans une monarchie, et sous le despotisme il faut garder les enfants dans les sérails, pis que les esclaves et les femmes. Le despotisme, chez les moines, est un résultat des rigueurs injustes et ennuyeuses du noviciat; et voilà la marche de la théocratie artificielle et moderne. La théocratie très-ancienne et primitive est partie des frayeurs du tonnerre, des tremblements de terre; elle a fait des dieux et en a vu partout. La théocratie moderne commence par vouloir épurer les hommes dans les austérités et les macérations; une fois accoutumé au comble des souffrances et des ennuis, le pape, l'abbé, le confesseur, le maître des novices est un tyran, un Dieu, il est tout. Il peut faire d'un être si dompté tout ce qu'il voudra.

L'éducation publique pousse à la démocratie; l'éducation particulière mène droit au despotisme. Point de colléges à Constantinople, en Espagne, en Portugal. Le peu qu'il y en avait dans ces pays était mené par des Jésuites avec une cruauté qui les dénaturait. Au reste, la règle est

vraie en général : toutes les méthodes agréables d'apprendre aux enfants les sciences sont fausses et absurdes ; car il n'est pas question d'apprendre ni la géographie, ni la géométrie. Il est question de l'accoutumer au travail, c'est à-dire à l'ennui, de fixer ses idées sur un objet, etc. Un enfant qui saura toutes les capitales de l'univers n'aura pas l'habitude de se fixer sur un bilan de son revenu et de sa dépense, et M. le géographe sera volé sur la terre par son maître d'hôtel, et fera banqueroute au milieu de ses capitales. Partez de ces théories, développez-les, vous aurez un livre tout contraire à celui d'*Émile*, et qui n'en vaudra que mieux. Mais vous m'avez défendu d'être jamais mère de famille, et voilà une heure que je bavarde éducation...

CICÉRON.

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 20 juillet 1771.

. . . . . .

Vous voulez avoir une lettre de moi, et savoir à quoi vous en tenir au juste sur le compte de Cicéron. Le voici donc : On peut regarder Cicéron comme littérateur, comme philosophe et comme homme d'État. Il a été un des plus grands littérateurs qui aient jamais existé. Il savait tout ce qu'on savait de son temps, excepté la géométrie et autres sciences de ce genre. Il était médiocre philosophe, car il savait tout ce que les Grecs avaient pensé, et le rendait avec une clarté admirable; mais il ne pensait rien, et n'avait pas la force de rien imaginer. Il eut l'adresse et le bon-

heur d'être le premier à rendre en langue latine les pensées des Grecs, et cela le fit lire et admirer par ses compatriotes. C'est ce qui a fait faire à Voltaire plus de bruit que Bochart, Bossuet, Huet, Le Clerc, Hammond, Grotius, etc. Ils ont dit en latin, sur la Bible, tout ce que Voltaire a expliqué en français : on ignore ceux-là ; on ne parle que de lui. Comme homme d'État, Cicéron, étant d'une basse extraction et voulant parvenir, aurait dû se jeter dans le parti de l'opposition ou de la chambre basse, ou du peuple, si vous voulez. Cela lui était d'autant plus aisé, que Marius, fondateur de ce parti, était de son pays. Il en fut même tenté, car il débuta par attaquer Sylla, et se lia d'amitié avec les gens du parti de l'opposition, à la tête desquels, après la mort de Marius, étaient Clodius, Catilina, César. Mais le parti des grands avait besoin d'un jurisconsulte et d'un savant ; car les grands seigneurs, en général, ne savaient ni lire ni écrire. Il sentit donc qu'on aurait plus besoin de lui dans le parti des grands, et qu'il y jouerait un

rôle plus brillant. Il s'y jeta, et dès lors on vit ce *nouveau parvenu* mêlé avec les patriciens. Figurez-vous donc en Angleterre un avocat dont la cour a besoin pour en faire un chancelier, et qui suit par conséquent le parti du ministère. Cicéron brilla donc à côté de Pompée, et toutes les fois qu'il était question de choses de jurisprudence; mais il lui manquait la naissance, les richesses, et surtout, n'étant pas homme de guerre, il jouait de ce côté-là un rôle subalterne. D'ailleurs, par inclination naturelle, il aimait le parti de César, et il était fatigué de la morgue des grands, qui lui faisaient souvent sentir la grandeur des bienfaits dont on l'avait comblé. Il n'était pas pusillanime, il était incertain. Il ne défendait pas des scélérats, il défendait les gens de son parti, qui ne valaient guère mieux que ceux du parti contraire. L'affaire de Catilina était grave, car elle tenait à la chaîne d'un grand parti. Aucune affaire de whigs n'est jamais petite en Angleterre; elle est ridicule à Paris. Son éloquence n'était point vénale,

non plus que celle de M. Pitt; elle était celle de son parti. Enfin, Dieu ne permit pas qu'un de ses clients l'assassinât; car Dieu ne permet point, il fait, et fait toujours ce que bon lui semble. Voltaire se moque de nous quand il parle du gouvernement de Cilicie, de Cicéron. Il n'y a rien qui ressemble tant au gouvernement de Sancho-Pança dans l'île de Barataria. C'était une affaire de cabale pour le faire parvenir à l'honneur du triomphe, comme les exploits de M. de Soubise n'étaient que pour le faire parvenir au bâton de maréchal. Cependant Cicéron le manqua, et son ami Caton s'y opposa le premier. Il ne voulait pas tout à fait prostituer un honneur déjà trop avili; et, d'ailleurs, Cicéron n'était pas d'une naissance à comparer à la maison de Rohan. Pour les vertus de Cicéron, on n'en sait rien : il ne gouverna jamais. Pour ce qui est de son mérite d'avoir ouvert les portes de Rome à la philosophie, il est bon de dire que le parti de l'opposition était un parti d'incrédules; car les évêques (c'est-à-dire les au-

gures, les pontifes, etc.) étaient tous lords et patriciens. Ainsi le parti de l'opposition attaquait la religion, et Lucrèce avait écrit son poëme avant Cicéron. Le parti des grands soutenait la religion : ainsi Cicéron, qui dans son cœur penchait du côté de l'opposition, était incrédule en cachette, et n'osait pas le paraître. Lorsque le parti de César triompha, il se montra plus à découvert, et sans en rougir. Mais ce n'est pas à lui qu'on doit la fondation de l'incrédulité païenne, qu'ils appelaient *sophie*, sagesse; c'est au parti de César. Les applaudissements que la postérité a donnés à Cicéron viennent de ce qu'il suivit le parti contraire à celui que la cruauté des empereurs rendit odieux. En voilà assez sur Cicéron. . . . . .

LA CURIOSITÉ.

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 31 août 1771.

Voilà un terrible tour, ma belle dame, que vous me jouez de temps à autre. Je vois arriver un gros paquet de vous; je m'en réjouis d'avance; je m'attends à la plus longue lettre du monde, et au lieu de trouver que vous m'écrivez, je trouve que vous m'avez fait transcrire un morceau de Voltaire pour me l'envoyer. Si je pouvais me venger, je transcrirais un morceau de mon bréviaire, et je vous l'enverrais. J'avoue que le morceau *curiosité* de Voltaire (1) est superbe, sublime, neuf et vrai. J'avoue qu'il a raison en tout, si ce n'est qu'il a oublié de sentir que la curiosité est une passion, ou, si vous voulez, une sensation

(1) Dans le *Dictionnaire philosophique.*

qui ne s'excite en nous que lorsque nous nous sentons dans une parfaite sécurité, et que nous ne nous occupons plus que de nous-mêmes et de notre individu : voilà l'origine de tous les spectacles. Commencez par assurer des places aux spectateurs, ensuite exposez à leurs yeux une grande catastrophe. Tout le monde court et s'occupe. Cela conduit à une autre idée vraie, c'est que mieux le spectateur est placé, plus le risque qu'il voit est grand, plus il s'intéresse au spectacle : et ceci est la clef de tout le secret de l'art tragique, comique, épique, etc. Il faut présenter des gens dans la position la plus embarrassante à des spectateurs qui jouissent d'une grande tranquillité. Il est si vrai qu'il faut commencer par mettre bien à leur aise les spectateurs, c'est que, s'il pleuvait dans les loges, si le soleil donnait sur l'amphithéâtre, le spectacle serait abandonné. Voilà pourquoi il faut, dans tout poëme dramatique, épique, etc., que la versification soit heureuse, le langage naturel, la diction pure. Tout mauvais vers, obscur, entor-

tillé, est un vent coulis dans une loge; il fait souffrir le spectateur, et alors le plaisir de la curiosité cesse tout à fait : or donc Lucrèce n'a pas tort tout à fait. Quoiqu'il n'y ait pas un vrai retour sur soi-même, ni un développement de la sensation de notre bonheur, lorsque la curiosité commence en nous, il est très-vrai que, par instinct, elle ne saurait s'exercer sans ce préalable. Ainsi, la curiosité est une suite constante de l'oisiveté, du repos, de la sûreté; plus une action est heureuse, plus elle est curieuse. Voilà pourquoi Paris est la capitale de la curiosité; Lisbonne, Naples, Constantinople, en ont moins ou presque point. Un peuple curieux est un grand éloge de son gouvernement. Voltaire aurait dû faire sur la curiosité une autre réflexion qui est très-intéressante : c'est qu'elle est une sensation particulière à l'homme, unique en lui, qui ne lui est commune avec aucun autre animal. Les animaux n'en ont pas même l'idée. Faites devant un troupeau de brebis tout ce que vous voudrez; si vous ne

les touchez pas, vous ne les intéresserez jamais. Si les bêtes donnent quelque signe qui nous paraît de la curiosité, c'est l'épouvante qu'elles prennent, et rien autre chose. On peut épouvanter les bêtes, on ne saurait jamais les rendre curieuses. Or, selon ce que je viens de dire, l'épouvante est le contre-pied de la curiosité. Si la curiosité est impossible aux bêtes, l'homme curieux est donc plus homme qu'un autre homme : et cela est vrai en effet. Newton était si curieux, qu'il cherchait la cause du mouvement, de la lune, de la marée, etc. Le peuple le plus curieux a donc plus d'hommes qu'aucun autre peuple. Voilà le plus bel éloge qu'on ait jamais fait des badauds de Paris. Cette idée est profonde, et je n'ai pas le temps de vous la détailler. Assurément, Voltaire n'a pas écrit plus rapidement que moi son article de la curiosité. Il l'a mieux écrit, car il connaît sa langue; mais si vous voulez vous donner la peine de développer ce que j'ai griffonné, vous y verrez un grand bout du cœur humain; l'homme animal curieux; l'homme

susceptible de spectacles. Presque toutes les sciences ne sont que des curiosités, et la clef de tout est une base de sûreté et une situation sans souffrance dans l'animal curieux. Voilà pourquoi c'est M. de Chaulnes qui fait aller le cerf-volant et non M. de La Chalotais, quoique La Chalotais soit plus savant que lui.

Voilà une petite dissertation que vous m'avez arrachée. Promettez à madame Necker de la lui communiquer en troc de ma lettre. Je ne saurais imaginer que Suard, Marmontel et d'autres, ne puissent vous mettre en relation avec madame Necker. Bon soir, le temps me manque. Je vous embrasse.

P. S. Voltaire connaît bien peu les animaux. Il a parlé des singes et des chiens comme un enfant. Le singe n'est point curieux : il cherche sa nourriture. Comme il n'a point d'odorat, et très-peu d'instinct, il est obligé de casser tout et de toucher à tout. Naturellement il ne se nourrit que de fruits et d'huîtres ; et il faut qu'avec ses

dents il écrase tout pour en vider le noyau. Les chiens n'ont point de curiosité; ils ont peur lorsqu'ils ne sont point habitués à aller en voiture, et ils mettent la tête à la portière pour s'en élancer; mais, comme ils voient trembler et courir les pierres du pavé, ils n'osent pas se jeter et aboient de peur. Une fois habitués, ils restent tranquilles. Jamais aucun animal n'a été curieux.

L'INSENSIBILITÉ

A Madame d'Épinay.

Naples, le 5 septembre 1772.

...J'ai tardé huit jours à apprendre la fâcheuse nouvelle de notre pauvre marquis

(de Croismare). Ne vous étonnez pas : je n'y ai pas été à beaucoup près aussi sensible que j'aurais cru moi-même. Ce phénomène m'a étonné, a pensé me faire horreur à moi-même, et j'ai voulu en approfondir la cause. Ce n'est pas l'absence ; ce n'est pas que mon cœur ait changé ou qu'il se soit endurci ; c'est qu'on n'a d'attachement à la vie d'autrui qu'en proportion de l'attachement qu'on a à la sienne, et on n'est attaché à la vie qu'en proportion des plaisirs qu'elle nous cause. J'entends à présent pourquoi les paysans meurent tranquillement et voient mourir les autres stupidement. Un homme envoyé à Bicêtre pour toujours apprendrait toutes les morts de l'univers sans regrets. Voilà la cause de la valeur militaire, de la vie dure d'une campagne. On se bat bravement après une nuit d'hiver passée au bivouac ; on méprise également sa vie et celle des autres ; on en est ennuyé. Ainsi, si vous avez pleuré plus que moi, c'est une marque certaine que, malgré les chagrins et les malheurs, votre vie à Paris est moins insi-

pide que la mienne à Naples, où rien ne m'attache, excepté deux chats que j'ai auprès de moi, dont l'un s'étant égaré hier par la faute de mes gens, je suis entré en fureur ; j'ai congédié tout mon monde. Heureusement, il a été trouvé ce matin, sans quoi je me serais pendu de désespoir. Voilà mon état, et voyez vous-même ce qui vaut mieux du chagrin ou de l'insipidité...

LE SYSTÈME DES MONARCHIES

A M. Baudouin.

Naples, le 28 novembre 1772.

...Je vois malheureusement que je ne me trompais pas en disant à MM. les éco-

(1) Armand-Henri Baudouin de Guémadeuc, né à

nomistes, qui n'y entendaient goutte dans leur évidence, que le commerce d'exportation serait souvent préféré à celui de l'approvisionnement d'une province éloignée; qu'on donnerait du pain aux ennemis plutôt qu'aux gens de la maison. M. l'abbé Ribaud ou Roubaud disait qu'il ne connaissait point d'ennemis; que tous les hommes étaient frères. C'est bien chrétien et bien peu politique. Enfin cette affaire me paraît gâtée pour longtemps en France; on n'y suivra ni le système des économistes, ni le mien; on y suivra le système naturel des monarchies, les permissions particulières, les faveurs de la cour, les entreprises des traitants, un coup de plume d'un intendant, une patte de griffe d'un ministre d'État; cependant, la

Colmar le 17 avril 1737, mort à Paris, fut maître des requêtes; mais des bassesses qu'il fit chez le garde des sceaux de Miroménil l'obligèrent à vendre sa charge et à s'absenter de la capitale. Il est l'auteur de *L'Espion dévalisé*, Londres, 1782, in-8. La Lande le cite avec honneur dans sa *Bibliographie astronomique*.

France existera, puisqu'elle a existé de la sorte pendant huit siècles. On verra que le physique n'est pas changé, et l'on croira que le moral ne l'est pas non plus. On verra que les marronniers des Tuileries ont bien repoussé leurs feuilles au printemps, et l'on ne s'apercevra pas si les gens qui se promènent dessous sont des membres de l'ancien ou du nouveau parlement; c'est l'erreur naturelle des hommes de confondre le physique avec le moral; je ne m'en étonne pas. L'effet physique suit de près la cause; l'effet moral est très-éloigné. Un orage arrive, et dans l'instant il déracine les vignes; on fait une faute politique sur le commerce des vins, il faut attendre deux ou trois générations pour voir que ce malheureux impôt, ce *trop bu*, imaginé il y a un siècle, a déraciné plus de vignobles que tous les orages pris ensemble...

LES COMÉDIENS FRANÇAIS

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 16 janvier 1773.

Votre santé me chagrine plus qu'elle ne m'inquiète : vous êtes dans un âge critique; vous souffrez depuis longtemps, vous n'en êtes pas morte : *ergo,* vous n'en mourrez pas ; *ergo,* vous parviendrez à l'extrême vieillesse des gens qui pensent , qui est de dix ans plus courte que celle des gens qui végètent. Parlons donc de choses gaies. Nous avons ici depuis huit jours une troupe de comédiens français, événement bien singulier et bien neuf pour des Napolitains. Ils ont été très-applaudis, et du fond du cœur. Autre événement bien étrange et bien incroyable : ils ont débuté par la pièce du *Père de famille,* parce que c'est de

toutes les pièces du théâtre français celle dont le succès est le plus grand et le plus assuré dans toutes les villes d'Italie et d'Allemagne, événement bien naturel qui ne paraîtra étrange qu'à Fréron et à Paris. Dites ceci à Diderot, dites-lui que mes Napolitains sont convaincus que sa pièce est la meilleure de tout le théâtre français, et par conséquent la meilleure production dramatique de l'esprit humain jusqu'à cette heure. Ils trouvent pourtant que le père a un peu trop de faible pour ses enfants. Les pères italiens sont généralement plus durs que les français, et peut-être que M. d'Orbessan est aussi un peu faible pour un Français. Vous ne devinerez pas quelle est la raison sourde des plaisirs inexprimables des Italiens dans cette pièce. C'est le rôle du Commandeur. Ce personnage a un caractère peu commun en France et très-fréquent en Italie, où il a même mérité d'avoir un nom qui manque à la langue française. C'est précisément le rôle d'un *seccatore*. Vous voyez qu'un *seccatore* n'est pas tout à fait un ennuyeux, ni un méchant

homme, ni un imbécile ; c'est un homme qui a un système différent, un bon sens à sa guise, révoltant pour les autres ; c'est un homme mal à propos, gauche, dur, déplacé. Ainsi, pour corriger la pureté de votre langue, lorsque vous rencontrez un *seccatore* (il y en a), appelez-le un *commandeur*, et cela ira à merveille. La tragédie qu'ils ont voulu donner ensuite était *Mahomet*, de Voltaire; la police les en a empêchés. Il en arriva de même à Paris. Pour se venger, les comédiens ont donné *Zaïre*, qui a très-bien réussi, à cela près que les Napolitains l'ont trouvée trop dévote et trop ressemblante dans des endroits à une mission. Vous ne sauriez imaginer la justesse de goût et de critique qu'un peuple qui entend très-mal le français et qui a encore des comédies barbares a fait paraître dans cette occasion.

L'HISTOIRE DU TONNERRE.

—

A Madame de Belsunce.

Naples, le 15 mai 1773.

Il ne suffit pas d'être roué, madame, il faut être poli ; vous savez cela. Par conséquence directe, il ne suffit pas de m'écrire des lettres ; il faut qu'elles soient agréables pour exciter de jolies réponses. Tout est désolant dans votre lettre sans date ; mais ce qui l'est plus pour moi, c'est l'état physique et moral de madame votre mère, souffrante, abandonnée ; rien n'est plus affreux. S'il y avait quelque chose à comparer à cela, ce serait le chagrin que me cause ma malheureuse affaire de Merlin. Vous avez eu beaucoup d'esprit de ne m'en rien dire ; mais votre mère, dans son apostille, me l'a gardée pour la bonne bouche. Le moyen d'être gai après cela !

Vous voulez que je vous conte l'histoire du tonnerre ; mais je ne sais pas ce qu'il y a à conter sur cela : il est tombé au milieu d'une grande conversation napolitaine, pour faire voir que la maussaderie napolitaine était à l'épreuve du tonnerre. Personne n'a eu de mal ; il est constant qu'il a passé sous les jupes d'une dame galante qui était sur un sopha. Il a enlevé l'or et respecté le dessous des jupes de cette dame : tant le ciel protége la galanterie lorsqu'elle est bien effrontée ! Elle est alors la même chose que la justice, puisque la justice consiste à donner le sien à tout le monde, *suum unicuique tribuere*. Le chevalier Hamilton, avec une machine électrique très-belle, fait ici la parodie du tonnerre ; mais c'est pour ainsi dire avec les fantoccini qu'il donne *Tancrède*. Il croit au fil conducteur ; il l'a démontré, il désarme Jupiter. Tout cela serait bel et bon, si l'on ne pouvait mourir autant blessé par le tonnerre que par les pierres qu'il détache ou par l'étouffement de sa puanteur...

NOTRE CORRESPONDANCE.

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 5 juin 1773.

Vous savez bien, ma belle dame, que notre correspondance, après notre mort commune, sera imprimée. Quel plaisir pour nous! comme cela nous divertira! Or, je travaille de toute ma force à faire en sorte que mes lettres l'emportent sur les vôtres, et je commence à me flatter d'y réussir. On remarquera dans les vôtres un peu trop de monotonie d'amitié toujours tendre, toujours affectueuse, toujours caressante, toujours applaudissante; au contraire, les miennes auront une variété charmante: quelquefois je vous dis des injures, quelquefois des sarcasmes; j'ai une humeur de chien, et même quelquefois je commence

sur un ton et je finis sur un autre, et toujours je me porte bien. Voilà surtout ma grande supériorité, car enfin vos quatre derniers numéros, quelle figure pitoyable et lamentable ne feront-ils pas dans le recueil ?

Admirez donc mon adresse, si je vous dis des injures parfois, et portez-vous bien, quand ce ne serait que pour le succès de notre recueil. Tâchez de m'annoncer vite que vous êtes désobstruée ; sans cela, j'aurai, moi, une obstruction à la tête, et je ne saurai plus que vous dire.

Je viens d'envoyer en présent au pape la carte géographique du royaume de Naples que je fis graver à Paris ; il m'en a remercié par un bref latin qui est des plus pompeux et des plus flatteurs. J'aurais pourtant mieux aimé une médaille d'or ; elle figure mieux dans l'inventaire d'un homme de lettres...

LE DANSEUR LE PICQUE.

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 24 juillet 1773.

. . . Après avoir eu cet hiver une troupe de comédiens français, nous avons à présent le célèbre danseur Le Picque, qui nous donne le ballet d'*Armide* avec ses chœurs et tout ce qu'on pourrait donner à l'opéra de votre Palais-Royal. Il faut convenir qu'il est aussi excellent danseur que Vestris et Dauberval; cependant il a eu plus de peine qu'Aufresne (1) à fasciner les Napolitains. Il a pensé être sifflé au commencement. Les Napolitains ne s'apercevaient point qu'il dansât dans un aussi énorme et monstrueux théâtre que le nô-

(1) Aufresne (Jean Rival), tragédien distingué, né en 1729, mort en 1806.

tre, puisqu'il ne sautait point; mais comme il est d'une très-jolie taille, il a commencé par apprivoiser les Napolitaines, et la nation peu à peu s'est convertie. Voyez les progrès des mœurs : nous tombons dans la monotonie, grâce à vous autres, Messieurs; et bientôt toute l'Europe sera Paris, et le goût de voyager passera, car il n'y aura rien à apprendre, rien à voir, tout se ressemblera. Aux deux bouts du grand continent, il y aura les Chinois d'un côté, les Européens de l'autre, deux nations à peu près égales. Ils auront de même une caractéristique; ils auront un gouvernement absolu, tempéré par les formes, la longueur des procédures, la douceur des mœurs; ils auront beaucoup de soldats et peu de bravoure, beaucoup d'industrie et peu de génie, beaucoup de peuple et peu de gens heureux. Les républiques disparaîtront en Europe; elles ne marchent pas en ligne avec les monarchies, perdent du terrain et sont enfoncées. La Pologne vous prouve cela : son malheur précède d'un siècle tout au plus celui des républiques italiennes, qu'on

a méprisées à cause de leur petitesse. Nous serons donc Chinois dans cent ans tout au plus. Je m'amuse déjà à m'aplatir le nez et à m'allonger les oreilles par en bas, et je n'y réussis pas mal : travaillez, vous aussi, à vous amincir les pieds de votre côté...

LA CORRESPONDANCE PAR LETTRES

A Madame d'Épinay.

Naples, le 25 septembre 1773.

Vous avez bien raison, ma belle dame, le prix qu'on attache à ce chiffon de papier qu'on appelle *lettre* est incroyable. Cette folie rapporte au roi de France six millions par an. Mais savez-vous le pourquoi ? C'est que la correspondance par lettres est le reste d'une fortune qu'on

cherche à conserver soigneusement, et qui nous rend avares. Elle est mêlée du repentir d'avoir été prodigue une fois. Vos lettres sont pour moi les restes de ces conversations à la cheminée, perruque à bas, etc. Que de fois je me fâche de ne vous avoir pas dit des choses que je vous écris! En voulez-vous une autre preuve? Observez qu'il n'y a de lettres intéressantes qu'entre personnes qui se sont beaucoup connues auparavant. Les lettres des savants qui s'écrivent parce qu'ils se connaissent de réputation, orneront leurs esprits, mais ne toucheront pas leurs cœurs. Pour ce qui est des ouvrages, faites une remarque curieuse que peut-être vous n'avez jamais faite. Ceux qui nous rendent fous de plaisir sont ceux précisément qui ne nous apprennent rien de nouveau, mais qui disent au public les mêmes choses précisément que nous aurions pensé lui dire; si l'auteur les dit encore mieux tournées que nous n'aurions cru pouvoir le faire, c'est alors que nous sommes au comble de la joie, et que nous nous pâmons d'aise. Si

l'ouvrage nous apprend des choses neuves, tel que celui d'un voyageur, d'un géomètre, etc., il nous fait plaisir et ne nous ravit pas. Même dans un roman, la partie qui nous extasiera sera toujours celle qui ne nous sera point neuve, tel qu'un caractère d'un personnage pareil au nôtre, ou à celui d'un ami fort connu; une situation pareille à celle où nous nous serons trouvés, etc. Conclusion : le ravissement pour un ouvrage vient de ce que l'auteur nous a soulagés de la peine de faire son ouvrage, et qu'il l'a fait aussi bien que nous aurions cru ou du moins voulu le faire. Tel est le sentiment caché en vous sur l'ouvrage de M. Necker (1), tel sera le mien...

(1) *Éloge de J. Bapt. Colbert.* Paris, 1773. In-8.

LA POLITIQUE

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 6 novembre 1773.

...Assurément je vous dirai que vous avez raison quand vous soutenez que la politique des anciens ne peut plus nous être bonne à rien. La nôtre doit être très-différente. A quelques théories générales près qui sont restées les mêmes, tout a changé : les détails sont différents. Or, les théories générales et rien sont à peu près la même chose. Les économistes croyaient qu'avec quatre gros mots vagues et une douzaine de raisonnements généraux on savait tout, et je leur ai prouvé qu'ils ne savaient rien. Ainsi, si votre collègue ne veut pas convenir que la science des détails est la seule utile, et s'il ne convient pas que les dé-

tails de la politique moderne ne ressemblent point aux antiques, dites-lui qu'il est un économiste et anéantissez-le. Lycurgue et Solon ne ressemblent qu'à saint François, à saint Ignace, à saint Dominique; ils n'ont rien de commun avec Mazarin, Colbert, Richelieu, le czar Pierre, Victor-Amédée, Georges II, Frédéric II. C'est dans ces ordres religieux et ces petites républiques que la politique est la science de l'éducation un peu plus en grand. Dans les grandes républiques, c'est autre chose : de même que la culture d'un petit vignoble de la Romanie est très-différente de la culture de la forêt de Rambouillet, les moyens de tirer le produit de ces deux objets sont aussi très-divers. Vous avez donc raison, à mon avis; mais vous ne l'avez pas lorsque vous dites que toute la théorie politique se réduit à voir juste : car ces sortes de vérités, qu'on appelle en Espagne les sentences de Pedro Grullo, sont trop générales, trop communes, trop plates pour être prononcées sérieusement. Un homme qui dirait que le blanc n'est pas noir ne m'apprendra jamais

la peinture ; et celui qui m'apprendra que le tout est plus grand qu'une partie me donnera un fort petit cours de géométrie. Avançons donc plus nos pas et disons que la politique est la science de faire le plus de bien possible aux hommes avec le moins de peine possible, selon les circonstances. C'est donc un problème *de maximis et minimis* à résoudre. La politique est une courbe (une parabole) à tirer. Les abscisses seront les biens, les ordonnées seront les maux. On trouvera le point où le moindre mal possible se rencontre sous le plus grand bien. Ce point résout le problème, et tels sont tous les problèmes humains : car tout est mêlé de bien et de mal. Vous voyez donc bien que tout problème politique est d'abord résolu par une équation indéfinie qui ne se trouve fixée que lorsque vous l'appliquez aux cas particuliers.

Vous demandez s'il est bon d'accorder une liberté entière à l'exportation des blés. Ce problème général n'est résolu que par une équation indéfinie. Vous demandez ensuite s'il faut accorder la libre exporta-

tion en France dans l'année 1773 : alors le problème est fixé, puisque vous fixez le pays et le temps ; et la même équation appliquée au cas fixé pourra vous donner tantôt l'affirmative, tantôt la négative. La politique est donc la géométrie des courbes, la géométrie sublime des gouvernements, comme la police en est la géométrie plane, simple, les six premiers livres d'Euclide...

LES NOUVELLES ÉDITIONS

A Madame d'Épinay.

Naples, le 18 décembre 1773.

...Je suis tout occupé de réimprimer mon ancien ouvrage sur la monnaie, écrit en italien, dont l'édition est tout à fait épuisée. Je voulais y ajouter quelque

chose; mais plus je vieillis, plus je trouve qu'il y a toujours à retrancher dans les ouvrages, jamais à ajouter. Ce n'est pas pourtant là le compte des libraires. Ils souhaitent des éditions plus complètes et les sots (car il n'y a que les sots qui achètent force livres) les souhaitent aussi. Je dois donc faire une édition plus complète de mon ouvrage. On y demande des notes; j'en ferai. Mais qu'y mettre? Pourriez-vous m'aider ou me faire aider à trouver ce que je dois ajouter, pour plaire, à un ouvrage que peut-être vous connaissez : car j'en ai parsemé plusieurs exemplaires dans Paris. Vous répondrez que vous n'entendez pas l'italien, et encore moins la monnaie de mon pays : mais qu'est-ce que cela fait? Ne fait-on pas des notes sans entendre le texte? Horace, Aristote, etc., n'ont-ils pas eu une infinité de commentateurs? Aidez-moi donc, car je me casse la tête à me commenter, et je trouve toujours que j'ai dit dans le texte ce que je voudrais dire dans mes notes...

PLAN D'UNE CORRESPONDANCE

ENTRE CARLIN ET GANGANELLI

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 15 février 1774.

. . . . . .

Ce que vous me mandez de l'amitié ancienne de Carlin avec le pape m'a fait rêver; et il me vient une idée sublime dans la tête, qu'il faut absolument que vous communiquiez à Marmontel de ma part, pour tâcher de l'électriser. On pourrait, ce me semble, bâtir dessus le plus beau de tous les romans épistolaires et le plus sublime. On commencera par supposer que ces deux compagnons d'école, Carlin et Ganganelli, s'étant liés de la plus étroite amitié dans leur jeunesse, se sont promis de s'écrire au

moins une fois tous les deux ans et de se rendre compte de leur état. Ils tiennent leur parole et s'écrivent des lettres pleines d'âme, de vérité, d'effusion de cœur, sans sarcasmes, sans mauvaises plaisanteries. Ces lettres présenteraient donc le contraste singulier de deux hommes dont l'un a été toujours malheureux, et qui, parce qu'il était malheureux, est devenu pape; tandis que l'autre, toujours heureux, est resté toujours Arlequin. Le plus plaisant serait qu'Arlequin offrirait toujours de l'argent à Ganganelli, qui serait un pauvre moine, ensuite un pauvre cardinal, enfin pape pas trop à son aise. Arlequin lui offrirait son crédit à la cour pour la restitution d'Avignon, et le pape l'en remercierait. Ma tête est déjà si enflammée de cet ouvrage, que je le ferais ou le dicterais en quinze jours si j'en avais la force. Je m'attacherais à la plus étroite vérité ou vraisemblance, sans aucun épisode romanesque; et je convaincrais le monde qu'Arlequin a été le plus heureux des hommes, et Ganganelli le plus malheureux.

Une trentaine de lettres et autant de réponses feraient tout l'ouvrage. Beaucoup de génie et point d'esprit en feraient un chef-d'œuvre. Bonsoir. Adieu. Aimez-moi (1).

VOLTAIRE COMMENTATEUR DE CORNEILLE

A Madame d'Épinay.

Naples, le 23 avril 1774.

. . . . . .

Votre querelle avec milord Stormont me paraît aisée à apaiser. Du mérite d'un homme, il n'y a que son siècle qui ait droit

(1) Cette correspondance a été exécutée dans un esprit un peu différent, par Henri de Latouche (1827).

d'en juger; mais un siècle a droit de juger d'un autre siècle. Si Voltaire a jugé l'homme Corneille, il est absurdement envieux; s'il a jugé le siècle de Corneille et le degré de l'art dramatique d'alors, il le peut, et notre siècle a droit d'examiner le goût des siècles précédents. Je n'ai jamais lu les notes de Voltaire sur Corneille, ni voulu les lire, malgré qu'elles me crevassent les yeux sur toutes les cheminées de Paris, lorsqu'elles parurent; mais il m'a fallu ouvrir le livre deux ou trois fois au moins, par distraction, et toutes les fois je l'ai jeté avec indignation, parce que je suis tombé sur des notes grammaticales qui m'apprenaient qu'un mot ou une phrase de Corneille n'étaient pas en bon français : ceci m'a paru aussi absurde que si l'on m'apprenait que Cicéron et Virgile, quoique Italiens, n'écrivirent pas en aussi bon italien que Boccace et l'Arioste. Quelle impertinence ! Tous les siècles et tous les pays ont leur langue vivante, et toutes sont également bonnes. Chacun écrit la sienne : nous ne savons rien de ce qui arri-

vera à la langue française lorsqu'elle sera morte; mais il se pourrait bien faire que la postérité s'avisât d'écrire en français sur le style de Montaigne et de Corneille, et pas sur celui de Voltaire. Il n'y aurait rien d'étrange en cela; on écrit le latin sur le style de Plaute, de Térence, de Lucrèce, et pas sur celui de Prudentius, Sidonius Apollinaris, etc., etc., quoique, sans contredit, les Romains fussent infiniment plus éclairés au quatrième siècle sur les sciences, l'astronomie, la géométrie, la médecine, la littérature, etc., qu'ils ne l'étaient du temps de Lucrèce et de Térence. Ceci est une affaire de goût, et nous ne pouvons rien prévoir des goûts de la postérité, si pourtant nous devons avoir une postérité, et qu'un déluge universel ne s'en mêle. Bon soir. Aimez-moi, détaillez-moi plus de nouvelles (1).

(1) Voy. la belle édition de Corneille, par M. Marty-Laveaux, 12 vol. in-8. 1862.

LOUIS XVI

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 4 juin 1774.

...Je suis enchanté de tout ce qu'on dit du nouveau roi (1). Permettez-moi pourtant d'être fâché de l'engouement des Français à son égard. Je vous connais, je sais combien il vous est aisé de vous dégoûter par un effet de l'excès des désirs et des espérances conçues : d'ailleurs, plus j'y pense, plus je trouve la chose du monde la plus difficile de gouverner bien la France dans l'état où elle est. Vous êtes précisément dans l'état où Tite-Live peint les Romains qui ne pouvaient plus souffrir ni leurs maux, ni les remèdes. Les vices ont pris racine, ont fait corps avec les mœurs. Détruisez les demoiselles, le luxe tombera,

(1) Louis XVI monta sur le trône le 10 mai 1774

les arts voluptueux tomberont, et la primauté de la France avec cela, qui fait le pivot de son commerce, de sa richesse, de sa considération même, sera perdue. Vous avez des vices énormes, il est vrai, mais ils sont tels que toute l'Europe voudrait les acquérir, et payer très-cher les leçons de ses maîtres. Les demoiselles bannies, on attaquera les philosophes, ils se tiennent ensemble; c'est un autre luxe, mais ils donnent à votre nation l'éclat actuel. Vous ne serez plus rien, si vous n'êtes plus les maîtres en fait de vices. Tel est l'état de l'Europe et le vôtre : c'est bien étrange, mais c'est très-vrai. Ne prévoyons donc rien, c'est le plus sûr et le moins triste de tous les partis à prendre...

M. DE BRETEUIL.

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 18 juin 1774.

...Ce matin a appareillé la frégate française qui vous rend, à notre grand regret, M. de Breteuil (1) et sa fille ; à midi nous l'avons perdue de vue. Il pourra vous arriver en même temps que ma lettre. Il n'y a pas d'exemple d'aucun Français qui ait été plus aimé, plus estimé, plus regretté des Napolitains. Il n'y a qu'un avis, une voix sur cela. Le roi, la reine et la nation entière le regrettent et se trouvent désolés de son départ. Un seul homme n'en est pas fâché ; mais il n'est pas Napolitain. Si vous n'aviez pas saint Irénée et saint Rémi, je soutiendrais que saint Breteuil a été le pre-

(1) Breteuil (Louis-Auguste Le Tonnelier, baron de), né en 1773, mort le 2 novembre 1807, eut l'ambassade de Naples de 1771 à 1774.

mier des apôtres de la France, du moins à Naples. Son séjour sera remarquable par le changement de nos mœurs et de nos goûts. Sous son apostolat, nous avons acquis le goût des spectacles français et des ballets décents et sérieux. Aufresne et M. Le Picque seront remarquables dans l'histoire de la révolution des mœurs. Ils ont influé plus qu'on n'imagine sur le tout : ils ont fait plus connaître Voltaire et Diderot, et ces messieurs feront connaître le reste...

LE DESTIN

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 8 juillet 1774.

Il y a des vies, madame, qui tiennent à la destinée des empires. Lorsque Annibal apprit la défaite et la mort d'Asdrubal, son frère, qui valait mieux que lui, il ne

pleura point, mais il dit : *Agnosco fatum Carthaginis :* Je sais à présent quelle sera la destinée de Carthage. J'en dis de même sur la mort de M. de Mora. Je vois à présent que l'Espagne doit rester barbare, tel est l'ordre des destinées. Ce que nous voyons dans le moment n'est qu'une fausse lueur de polissement, mais l'Espagne ne sera pas la France. S'il était dans l'ordre éternel qu'elle le devînt, Mora ne serait pas mort ; il serait même ressuscité s'il l'eût fallu : telle est la force du destin. C'est peut-être cette même force qui empêchera que M. de Sartine ne succède à M. de Saint-Florentin, et que M. de Breteuil ait été dépassé par M. de Vergennes. Vous fûtes, Français, et ne vous y trompez pas. Vous verrez, attendez, avec quelle adresse, quel enchaînement admirable le destin (cet être qui en sait bien long) escamotera au meilleur roi possible, au mieux intentionné, tous ses desseins, détournera toutes ses bonnes intentions, et fera tout ce qu'il voudra, et que nous ne voudrions pas. Arrêtez-vous, de grâce, devant

un rôtisseur, regardez un tourne-broche : voyez-vous ce magot en haut qui paraît, avec une force et une application étonnantes, s'employer à faire tourner la roue ? Eh bien ! c'est là l'homme ; le contrepoids caché est le destin, et le monde est un tourne-broche. Nous croyons le faire aller, et c'est lui qui nous fait aller.

En attendant, le roi et les princes sont inoculés : c'est par le même principe. Le destin, en cela favorable à l'Europe, veut nous guérir de la petite vérole. Il croit que nous en avons assez de la grosse et ne se trompe guère. Voyez par quels enchaînements il s'y prend ! La cour qui a résisté le plus à la raison, n'a pu résister à la peur ; et la flatterie va faire plus d'inoculations que n'en aurait jamais fait le zèle de la préservation d'un monarque. O homme ! être bouffon, misérable, ridicule ! tu crois que La Condamine a prêché l'inoculation ; c'est bien l'inoculation qui a prêché La Condamine, et lui a donné la célébrité qu'il ne méritait peut-être pas...

L'INCRÉDULITÉ

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 21 septembre 1776.

...Votre dernière me parle du malheur de Mme Geoffrin (1); elle succombe aux lois de la nature et du temps, comme les édifices les plus solides, en se détruisant par parties. J'espère qu'elle languira encore pendant quelque temps; mais je n'espère plus la revoir à mon retour à Paris. M. de Clermont, hier au soir, m'étonna et me surprit d'abord en me soutenant que ces maladies et ces rechutes de M. Geoffrin avaient été causées par des excès de dévotion qu'elle avait commis pendant le jubilé. En rentrant chez moi, j'ai rêvé sur

(1) Mme Geoffrin (Marie-Thérèse Rodet) naquit à Paris le 2 juin 1699, et mourut le 6 octobre 1777.

cette étrange métamorphose, et j'ai trouvé que c'était la chose du monde la plus naturelle. L'incrédulité est le plus grand effort que l'esprit de l'homme puisse faire contre son propre instinct et son goût. Il s'agit de se privér à jamais de tous les plaisirs de l'imagination, de tout le goût du merveilleux; il s'agit de vider tout le sac du savoir (et l'homme voudrait tout savoir); de nier ou de douter toujours et de tout, et de rester dans l'appauvrissement de toutes les idées, des connaissances, des sciences sublimes. Quel vide affreux ! quel rien ! quel effort ! Il est donc démontré que la très-grande partie des hommes (et surtout des femmes, dont l'imagination est double) ne saurait être incrédule, et celle qui peut l'être n'en saurait soutenir l'effort que dans la plus grande force et jeunesse de son âme. Si l'âme vieillit, quelque croyance reparaît. Voilà aussi pourquoi il ne faudrait jamais persécuter les vrais incrédules, et je vous ajouterais qu'en effet ils n'ont jamais été persécutés. On ne persécute que les fana-

tiques fondateurs de sectes qui pourraient être suivis. Le fanatique est un homme qui se met à courir au milieu d'une foule et que d'abord tout le monde suit. L'incrédule fait bien plus. C'est un danseur de corde qui fait les tours les plus incroyables en l'air, voltigeant autour de sa corde. Il remplit de frayeur et d'étonnement tous les spectateurs, et personne n'est tenté de le suivre ou de l'imiter. *Ergo* Mme Geoffrin devait finir par un bon jubilé. Q. E. D., ce qui était à démontrer.

Je vous souhaite de finir de même : ce n'est pas un mauvais souhait pour votre santé. Vous me direz que c'est vrai, mais que ce n'est pas non plus un joli compliment pour votre esprit ; j'en conviens. Mais qu'est-ce que vaut l'esprit vis-à-vis de l'estomac ?...

UN CALCUL

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 19 octobre 1774.

...Je suis fâché de la mort de Mme Trudaine (1) : cependant, depuis que j'ai appris qu'on a calculé qu'il meurt les trois pour cent, année commune, des vivants, il me paraît que chaque personne qui meurt, contribuant de son côté à remplir cette fatale dette des trois pour cent, il en décharge les vivants; et, par conséquent, chaque mort donne un degré de probabilité de vie de plus à ceux qui restent. D'après ce joli calcul, j'ai trouvé qu'il y avait des personnes à Paris dont la vie m'intéressait plus que celle de Mme Trudaine;

(1) Femme de Daniel-Charles Trudaine, conseiller d'État, intendant général des finances et membre de l'Académie des sciences.

et je suis bien aise du degré de probabilité de plus à la vie qu'elles viennent de gagner : ce qui me fâcherait, ce serait la naissance de votre petit-fils (1), car chaque personne naissante ôte ce degré de probabilité ; mais, comme il est né à Fribourg, je le mets dans la rubrique des vies fribourgeoises et ne m'en inquiète pas...

LE VOCABULAIRE NAPOLITAIN

—

A Madame d'Épinay.

Naples, le 20 mars 1779.

Voilà, ma chère dame, la plus belle lettre que vous ayez écrite depuis quatre ans.

(1) Ce petit-fils figure dans le *Moniteur* du 10 janvier 1819, où il venge la mémoire de son père de la fausse accusation d'avoir empoisonné son grand-père.

Elle est pleine de santé, de gaieté et de force. Vive l'opium et vive la vieillesse ! dirai-je aussi ; car quoique vous n'y soyez pas encore arrivée, vous allez y entrer ; et une fois que vous y serez, vous vous enjambonnerez, *impresciutirete* et resterez salée jusqu'à quatre vingt-dix ans. J'avais besoin de votre lettre. Je passe de chagrin en chagrin, d'amertume en amertume. Je m'étais donné une furieuse entorse au genou qui m'a obligé de rester chez moi une quinzaine de jours à m'ennuyer. L'envie m'a pris, pour me désennuyer, de faire un petit vocabulaire étymologique des mots du jargon napolitain (1). Il s'imprimera sous le nom de quelqu'un et ne laissera pas que d'être intéressant et bouffon. Si l'on soupçonne qu'il est de moi, on l'attaquera, on le défendra, j'en suis bien sûr ; ainsi gardez-moi le secret.

Piccini, que fait-il ? Aimez-moi et tâchez

(1) *Vocabolario delle parole del Dialetto Napoletano, che piu si scostano del Dialetto Toscano, con alcune ricerche etimologiche sulle medesime degli Accademici Filopatridi. Opera postuma, supplita ed accresciuta notabilmente. Napoli, Gius. M. Porcelli.* 1789. 2 vol. in-12 de XVI, 284 et 292 pages.

d'améliorer votre santé ! L'espoir de passer nos vieillesses ensemble n'est pas au rang des choses impossibles ; mais il s'y placerait, si nous n'entreprenions pas de vieillir. Adieu. Je vous prie d'embrasser l'aimable Zuckmantel (1), si vous pouvez, attendu la circonférence de son ventre. Il mérite pourtant qu'on fasse un effort de bras pour cela, car il est aimable au possible. Adieu.

(1) François-Antoine-Pacifique Zuckmantel, mort à Paris le 19 juillet 1779, fut colonel du régiment de Nassau, maréchal de camp en 1762, ambassadeur à Venise, et président du Directoire de la noblesse de la Basse-Alsace.

III

PENSÉES

Les Cartons.

Les cartons ne sont bons que dans les reliures. Dans les livres ils ne valent rien du tout.

L'Honneur.

Il faut compter pour quelque chose l'honneur, car il cause une certaine démangeaison de plaisir qu'on pourrait très-bien appeler le chatouillement de la vertu.

Les Religions.

La Géorgique n'est plus un sujet de poëme à notre âge. Il faut une religion agri-

cole chez un peuple coloniste, pour parler avec emphase et avec grandeur des abeilles, des poireaux et des oignons. Avec votre triste consubstantialité et transsubstantiation, que voulez-vous qu'on fasse ? Il y a deux classes de religions : celles des peuples nouveaux sont riantes et ne sont qu'agriculture, médecine, athlétique et population; celles des vieux peuples sont tristes, et ne sont que métaphysique, rhétorique, contemplation, élévation de l'âme; elles doivent causer l'abandon de la cultivation, de la population, de la bonne santé et des plaisirs. Nous sommes vieux.

Les Délicats.

Ne donnons pas gain de cause aux gens délicats. Je veux être ce que je suis. Je veux avoir le ton qui me plaît; et si on m'achète, je ne demande pas davantage, ni mon libraire non plus.

La Modestie des Princes.

La modestie est de trop dans un prince; et ce n'est pas la seule vertu qu'un sou-

verain pourrait avoir de trop. Entendons-nous Un prince doit avoir de la modestie vis-à-vis de soi-même ; il doit se défier de son savoir et demander des conseils, à la bonne heure; mais il ne doit jamais en convenir avec personne, ni en parlant, encore moins en écrivant, à ceux même qu'il fait l'honneur de consulter; il doit leur en imposer et leur faire accroire qu'il entend très-bien la matière. Les méchants conseillers craindront en lui un juge éclairé. Les bons se flatteront d'y trouver un connaisseur. S'il trahit son secret, il n'aura jamais un bon conseil; car si M. le conseiller s'aperçoit que son souverain n'entend pas la matière, il se gardera bien de l'en instruire : il travaillerait à se rendre inutile, ce qui est contraire à la nature humaine. Mais, au contraire, s'il croit que le prince en est instruit, il fera de son mieux pour briller à ses yeux et débitera le meilleur de toute sa marchandise. Enfin la parole d'un prince est sacrée. Il n'y a qu'un mot. S'il dit : Je n'y entends rien, on s'en rapporte à lui, ce qui serait très malheureux. Il est

vrai qu'il y a eu peut-être d'autres souverains qui s'ils avaient dit : *Je n'y entends rien*, ce serait la seule parole qu'ils auraient inviolablement tenue ; mais ces princes sont morts. L'histoire en parle.

Les Princes.

Les princes sont quelquefois trop grands pour moi. J'aime les petits particuliers et les *prophètes mineurs*.

Gênes, Rome, Naples et Paris.

J'ai rencontré partout à Gènes, à Rome, ici, des vols, des assassinats, des rues obscures, des mendiants, de la boue et des maisons qui s'écroulent sur les têtes des passants, pendant qu'on marche à Paris à la clarté des lanternes, la tête haute, les souliers propres, l'or en main en ne rencontrant que des offres de multiplier l'espèce humaine, au lieu des menées et des appareils pour la détruire.

Les Livres.

Un livre qui n'est pas lu est un livre qui

n'est pas fait, et un livre qui n'est pas fait ne doit pas être persécuté.

Les Impegnatrici.

Les *impegnatrici* (1) à Naples sont un corps de créatures du moins aussi respectables que les poissardes à Paris. Accoutumées à ce métier, elles vont de même mettre en gage avec intérêt dans les Monts qui ne sont pas de piété, puisque les honnêtes gens qui se trouvent dans la détresse sont honteux d'y paraître et que les femmes, les jeunes gens, ne veulent pas que cela soit su par leurs maris, leurs pères, etc.

Les Dés pipés.

Si mes amis voient m'arriver des malheurs, qu'ils n'aillent point me faire des reproches, des réprimandes; mais qu'ils sachent une bonne fois que les dés sont pipés, et que ce n'est pas ma faute. Ce jeu n'est pas bon : la fortune et les dieux trichent les pauvres humains, et Caton et

(1) Metteuses en gages.

Brutus, qui avaient joué bon argent, s'en aperçurent à la fin de leur vie et le dirent tout haut à ceux qui voulurent l'entendre.

Ma Statue.

Je ne souscrirai à la statue de Voltaire qu'à charge de revanche. Il m'en faut élever une à moi, dans ce beau rond de la nouvelle halle, à l'hôtel de Soissons. J'y serai à merveille au milieu des farines et des filles de Paris. J'aurais tout ce qu'il me faut pour la nourriture et pour la population, et les nouveaux philosophes n'en demanderaient pas davantage. Je la veux colossale pour cacher à la postérité ma taille. Le génie tutélaire de la France doit me couronner d'une couronne d'épis. J'aurai quatre magots enchaînés autour de mon piédestal, c'est-à-dire Dupont, La Rivière, Badot et Ribaud; deux abbés, deux séculiers, cela fera un joli contraste et sera tout à fait pittoresque. Voici les inscriptions : sur le devant de la statue, *Ferdinando Triticano* (comme Scipion l'Africain) *ob cives servatos ære conlato.* Dans

une couronne d'épis, aux côtés, la première, *Tædio Ephemeridum profligato;* la deuxième, *Logomachia rurali devicta;* la troisième. *Œconomistis deletis qui rempublicam obdormiebant.* Puis trois médaillons sous ces inscriptions. Dans le premier on verra un économiste courbé en adoration devant le grand dieu des jardins, et qui, en se courbant, montre son derrière. Le dieu, irrité, le frappe sur la tête de son vénérable instrument, avec la légende dans l'exergue : *Priapo vindici.* Du côté opposé une dame économiste (car il y en a) qui fait offrande à Pomone de fruits et de fleurs, et en les offrant relève trop sa jupe par devant ; la déesse, irritée, lui jette des pommes sur la tête. La légende, *Pomonæ ultrici.* Enfin, sur le derrière, le troisième médaillon, deux abbés, Panurge et Badot, sur un autel rustique sacrifient leurs ouvrages et leurs écrits au dieu Harpocrate, dieu du silence, du sommeil et de l'oubli ; et le dieu, par reconnaissance, les couvre de pavots, eux et leurs volumes, avec la légende *Nocti æternæ.* Je ne sais pas

ce que diable j'écris ; mais voilà un poëme fait bien à l'improviste et bien à la hâte.

La Statue de Voltaire.

L'inscription que l'on veut placer au bas de la statue de Voltaire serait sublime si on admettait à la souscription tous les gens de lettres de l'Europe. Il serait beau d'appeler compatriotes de Voltaire, l'Anglais, l'Allemand, et jusqu'à l'empereur de la Chine, qui vient de faire un poëme : mais il n'y a que des Français ; l'inscription n'est que plate, et elle serait mieux comme cela : *A Voltaire, par un transport d'admiration.* Mais en latin elle vaudrait mieux : *Voltario devicta invidia. Sæculi sui miraculo, ære eruditorum conlato.* Ce latin est la langue des inscriptions, et les Français ne feront jamais faire cet autre miracle à leur langue. Pour moi, je n'en saurais faire que des dialogues ou des comédies en prose et des tragédies en vers ; c'est-à-dire toujours des dialogues , et cela est naturel. Le langage du peuple le plus sociable de l'univers ; le langage d'une

nation qui parle plus qu'elle ne pense, d'une nation qui a besoin de parler pour penser, et qui ne pense que pour parler, doit être le langage le plus dialoguant. Si une inscription était en dialogues, elle troublerait le commerce, en arrêtant les passants sur les grands chemins.

Le Système de la Nature.

J'ai feuilleté le *Système de la Nature*. Il me paraît de la même main qui a fait le *Christianisme dévoilé* et le *Militaire philosophe*. Il est trop long. Il ne me paraît pas écrit de sang-froid, et c'est un grand défaut, car on croirait que l'auteur n'a pas tant besoin de persuader les autres que de se persuader soi-même. Au fond, nous ne connaissons pas assez la nature pour en former le système. Le mieux serait, par une suite de rapprochements de tous les temps et de tous les pays, de donner l'équation finale de l'homme; et c'est bien curieux de voir qu'on peut autant réduire à l'unisson la théologie de l'homme que la cuisine de l'homme. On peut, par exem-

ple, dire que toute notre cuisine se réduit à manger du cuit et du cru ; que l'on cuit les viandes, les poissons, etc.; qu'on mange crus les fruits, etc.; que la salaison, la fumaison, etc., sont des espèces de cuitures, etc.; de même, en théologie, on réduit tout à croire des dieux malfaisants ou bienfaisants ; que les saints se métamorphosent en dieux, d'abord qu'on fait du tout un premier Dieu, etc. Enfin si je faisais un livre, moi, il serait bien autrement original.

Les Tragédies.

Je ne me soucie pas de tragédies parce que je n'aime point à pleurer de gaieté de cœur.

La Paresse.

J'ai découvert que la paresse, dans les hommes, vient d'un sentiment de vertu qu'on suppose dans les autres hommes, et c'est là le grand avantage des importuns et des fripons : ils trouvent toujours les hommes disposés à se persuader qu'il est impossible de mentir et d'en imposer.

—

Faut-il donc que malgré mon engourdissement, je réponde à votre question métaphysique : *Pourquoi on prend mauvaise opinion d'un homme qui aura composé le caractère de Lovelace?* Par paresse. On n'a pas assez étudié les effets de la paresse de l'esprit humain. Il faut donc que j'en fasse un traité quelque beau jour. Au fond il est constant que, lorsque je lis, par exemple, le roman de Lovelace, il faut que je me fasse un fantôme de ce monsieur. Or, de deux choses l'une : si par bonheur je connais quelqu'un qui me paraisse ressembler à Lovelace, je le mets dans mon imagination, et alors l'auteur se sauve et j'ai acquis un redoublement de haine contre ce monsieur. Si cet être ne se rencontre pas dans mon imagination, alors, par un effet de la paresse de mon esprit, je mets l'auteur à cette place et il devient le plastron de ma haine. Je trouve cela si vrai, que Machiavel, de son temps, ne souffrit aucune haine de son livre, lorsque tout le monde connaissait le duc de Valentinois. Dès que l'idée de ce monstre fut effacée, Machiavel lui-même

devint odieux. Si Tibère et Néron n'eussent été d'aussi grands empereurs qu'il est impossible de les oublier, Tacite eût été aussi odieux que Machiavel, et j'ai connu des personnes qui ne détestaient pas moins Tacite que Tibère. Enfin je crois qu'après la mort de M. Malouin, Molière passera pour un médecin abominable. Voilà mes idées là-dessus. Tout est un effet de la paresse de notre imagination, qui, pour ne pas se donner la peine de chercher des prototypes (autre mot grec), y place l'auteur.

Les Pendules.

Tout est pendule dans ce monde, les saisons, les empires, les gouvernements, les hommes, le bonheur et le malheur, la vertu, le vice; on monte, on descend, et l'on ne saurait jamais s'arrêter au milieu. Si l'on s'y arrêtait, on s'y trouverait si bien, que le mouvement finirait; ceci est philosophique, et, de plus, sublime. Mais voilà pourquoi on rencontre tant de chaos dans le monde, parce qu'il faut qu'il y ait

beaucoup de pendules ; ceci est bouffon et du plus mauvais. Mais voilà comme je suis : deux hommes divers pétris ensemble et qui cependant ne tiennent pas tout à fait la place d'un seul.

Le Fatalisme.

Il y a une erreur de raisonnement dans ce grand système, qui dure depuis qu'on en fait. L'erreur est que tout le monde est d'accord sans qu'on s'en aperçoive. Oui, sans doute, ce monde est une grande machine qui se remue et va nécessairement. Mais de combien de roues est composée cette machine ? Voilà ce que personne ne cherche, ce que personne ne définit, ce que personne ne pense à demander. Y a-t-il d'autres roues principales, outre les lois physiques du mouvement de cette matière subtile que nous appelons esprit ? Ces matières et ces lois nous sont-elles toutes connues ? Bref, y a-t-il d'autres esprits que l'esprit humain que nous connaissons ? Les dés pipés tombent nécessairement autant que les dés non pipés, mais ils tombent

différemment. Il en est de même de tous les autres événements. Il faudrait connaître tous les ressorts.

Deucalion et Pyrrha.

Il y a bien plus de pierres et de pierrailles qu'on ne pense dans ce monde. Nous tenons cela de famille, car nous descendons, ne vous en déplaise, de ces pierres que Deucalion et Pyrrha se jetaient derrière les épaules, et c'est peut-être depuis cette époque que *se jeter la pierre* est un acte humain. Mais voilà encore de l'esprit.

Le changement de la Constitution.

C'est une bien belle chose lorsqu'elle est faite, mais une fort vilaine à faire. Elle tracasse rudement deux ou trois générations entières et n'accommode que la postérité. La postérité est un être possible, et nous sommes des êtres réels. Faut-il que les réels se gênent tant pour les possibles, jusqu'à en être malheureux ?

L'Impôt.

Établissez pour axiome que, dans tout gouvernement, gratification et impôt sont synonymes. Tout ce qu'un souverain ne vous prend pas, il vous le donne. Belle maxime! allez-vous vous écrier. Il n'y en a pas d'autre, je le répète froidement : Un souverain n'a de revenus que les impôts. S'il veut donner, il faut qu'il prenne. *Et e converso*, lorsqu'il ne prend pas il donne. Qu'est-ce qu'un contrôleur général? Un grand joueur de gobelets. Il a dans sa main le bâton magique qu'on appelle lettres-patentes, arrêts, déclarations, et il fait de grands tours de passe-passe, tantôt vrais, tantôt escamotés; il n'a jamais au fond ni plus ni moins de petites boulettes dans ses mains. Ainsi le souverain qui ne prend pas cinquante sous par setier lorsque le blé va dans le Limousin, et qui les prend s'il sort pour le Portugal, accorde une véritable gratification aux commerçants intérieurs, pour les difficultés des mauvais chemins et

eu égard à la misère des habitants des provinces intérieures.

—

Les impôts sont les rhumes des États, la maladie des vieillards ; les jeunes nations ne les connaissent pas. Elles sont sujettes à des maux violents, guerres, séditions, droit féodal, esclavage, etc.; cela finit avec l'âge ; viennent les rhumes des impôts, on tousse on tousse et l'on crache un double vingtième, un papier timbré, un droit sur les cuirs, etc., vilains crachats ! Enfin la toux devient habituelle et continue, et l'on tousse sans cracher lorsqu'on multiplie les impôts sans augmenter le revenu : on en meurt de faiblesse et de langueur.

Les Sectes.

Les sectes sont une ressource pour les gueux ; cela leur donne une consistance et ils y trouvent une boîte à Perrette. Voilà pourquoi des jansénistes, des francs-maçons, des économistes. Les riches ne gagnent rien à partager ; ainsi point de secte pour eux.

Les Philosophes.

Voltaire a tort de dire : Aimez-vous, mes enfants. Ceci ne doit se dire qu'à des sectaires. Il faut dire cela aux économistes, aux jansénistes ; ils ont besoin de s'aimer, et la boîte à Perrette est le pivot de toutes les sectes. Les philosophes ne sont point faits pour s'entr'aimer. Les aigles ne volent point en compagnie ; il faut laisser cela aux perdrix, aux étourneaux. Voltaire n'a point aimé, et il n'est aimé de personne ; il est craint, et il a sa griffe, c'est assez. Planer au-dessus des autres et avoir des griffes, voilà le lot des grands génies.

Les Chats.

J'ai un livre dans la tête qui échauffe bien mon imagination ; je voudrais le faire, mais je n'en ai pas les bras. Il aura pour titre : Instructions morales et politiques d'une chatte à ses petits, traduites du chat en français par M. d'Égrattigny, interprète de la langue chatte, à la bibliothèque du roi. Comme je n'ai d'autre société que celle de ma chatte, je rêve

toujours à cet ouvrage, qui sera bien original. La chatte apprend d'abord à ses petits la crainte des dieux-hommes; ensuite elle leur explique la théologie et les deux principes, le dieu-homme bon et le démon-chien mauvais; puis elle leur dicte la morale, la guerre aux rats et aux moineaux, et enfin elle leur parle de la vie future et de la Ratopolis céleste, qui est une ville dont les murailles sont de parmesan, les planchers de mou, les colonnes d'anguilles, etc., et qui est remplie de rats destinés à leur amusement. Elle leur inculque le respect pour les chats châtrés, qui sont des chats prédestinés, appelés à cet état par le dieu-homme pour être heureux dans ce monde et dans l'autre; témoin comme ils sont gras; et c'est pour cela qu'ils sont dispensés de prendre des souris; et enfin elle leur recommande la plus parfaite résignation en cas que le dieu-homme les appelle à cet état de perfection, etc., etc. Y a-t-il rien au monde de plus fou que cet ouvrage?

Il y a des siècles qu'on élève des chats, et cependant je ne trouve personne qui les ait bien étudiés. J'ai le mâle et la femelle; je leur ai ôté toute communication avec les chats du dehors, et j'ai voulu suivre leur ménage avec attention; croiriez-vous une chose? Dans le mois de leurs amours ils n'ont jamais miaulé; le miaulement n'est donc pas le langage de l'amour des chats; il n'est que l'appel des absents. Autre découverte sûre : le langage du mâle est tout à fait différent de celui de la femelle, comme cela devait être. Dans les oiseaux, cette différence est plus marquée, le chant du mâle est tout à fait différent de celui de la femelle; mais dans les quadrupèdes je ne crois pas que personne se soit aperçu de cette différence. En outre, je suis sûr qu'il y a plus de vingt inflexions différentes dans le langage des chats, et leur langage est véritablement une langue, car ils emploient toujours le même son pour exprimer la même chose.

Les Athées.

En vérité, Dieu, dans ce siècle, fait des miracles en faveur des athées; et ils devraient au moins, à la vue de ceux-ci, se convertir. Auraient-ils pu espérer que la France entière, et les parlements surtout, seraient occupés de manière à n'avoir pas le temps de croquer un académicien, grillé en guise de côtelettes, lorsqu'ils déjeunent à leur buvette? Il faut être diablement surchargé d'affaires pour n'avoir pas même le temps de rôtir ces athées, et cependant cela est arrivé. A présent ils en sont quittes pour la peur, quoique dans le préambule et l'édit du lit de justice il leur soit promis qu'on gardera pour le dessert le *Système de la Nature*, lorsqu'on se sera débarrassé du système politique français et de la prétendue unité des classes; enfin ils vivent encore, et ce n'est pas un petit profit pour eux.

Mademoiselle Grandi.

J'aimerais les baisers de Voltaire, mais

j'aimerais encore mieux ceux de mademoiselle Grandi.

Texte et Traduction.

Ne vous avisez pas d'imprimer vis-à-vis l'un de l'autre le texte et la parodie. Bien des traducteurs ont fait cette faute, et tous s'en sont repentis. Il n'y a rien qui tue davantage une traduction ou une parodie que cette méthode. Il faut au lecteur qu'on se souvienne toujours de loin et avec une sorte d'obscurité du texte pour avoir du plaisir.

Ce qu'une femme doit étudier.

Sa langue, bien, en sorte qu'elle puisse parler et écrire correctement; la poésie, si elle y a du penchant. En tout, elle doit cultiver son imagination, car le vrai mérite des femmes et de leur société consiste en ce qu'elles sont toujours plus originales que les hommes; elles sont moins factices, moins gâtées, moins éloignées de la nature, et par cela plus aimables. En fait de morale, elles doivent étudier beaucoup les

hommes et jamais les femmes; elles doivent connaître et étudier tous les ridicules des hommes et jamais ceux des femmes.

Le Droit et les Lois.

La nature donne à l'homme la *force*, la *liberté*, la possession que les latins appellent *occupatio*. La société, c'est-à-dire les *lois*, donne le droit. *Droit* est un équilibre des *utilités*, *utilitas justi prope mater et æqui*. Ainsi le droit est un résultat des forces; et les lois sont une preuve de la vieillesse du monde, parce qu'il en a fallu passer par une suite de siècles de *forces*, et l'essai de toutes ces forces en dernière analyse a donné les lois et fait naître le droit. Ainsi un pestiféré peut avoir la volonté ou même la force de s'asseoir en compagnie; mais il n'en a pas le droit, car la société ne le lui donne point; au contraire, elle le lui refuse.

Les Juges.

A Madagascar on trouve des hommes qui ont plus de morale que de mémoire.

Pour se ressouvenir des raisons qu'ils ont pesées, ils se servent de baguettes. Nous imprimons des factures et des mémoires, et cela revient au même. Au surplus ce fait de Madagascar n'est pas plus extraordinaire que celui des conseillers qui, dans le même pays, tenaient conseil dans des cruches ; et l'on trouva que l'Europe avait des conseils plus extraordinaires que cela. De même on trouve en Europe des jugements où l'on met devant les juges, au lieu de baguettes, des sacs de gros écus. Ils en mettent de côté et d'autre et voient le plus, le moins, le pour, le contre avec de gros écus, et enfin on pèse et le poids décide le droit. Somme totale, *il n'est aucunement intéressant* de donner le tort ou la raison à l'un ou à l'autre dans ce monde. Il importe de décider, car il faut finir pour aller dîner, et cela intéresse autant les juges que les parties.

Le Testament.

Le testament n'est pas dans le droit naturel ; il est contre nature ; un mort ne

doit pas commander aux vivants. Il a été introduit après la loi des successions, et la loi des successions est un remède à la vacance des biens après la mort du possesseur. Dans la nature, les biens vacants appartiennent au premier occupant. La nécessité d'empêcher les querelles a fait naître la loi des successions, et dans cette loi on s'est approché de l'ordre naturel. On a accordé les biens vacants à ceux qui étaient censés pouvoir être les premiers à les occuper. En effet, ceux qui pourraient les premiers occuper les biens du père mourant, seraient toujours ses enfants et ceux de sa famille. On a ensuite fait des modifications et perfectionné cette loi. Mais enfin la loi de succession est la première de toutes ; la plus sacrée, la plus chère à la société, c'est celle des successions légitimes, autrement dites *ab intestat*. Elle suffit. Le testament est un privilége, une dispense, une violation de cette loi. Ainsi il n'est ni précieux ni nécessaire à l'ordre civil. D'autres raisons l'ont fait introduire : on a voulu mettre une puissance législative dans un

testateur à sa mort pour qu'il se fît craindre et respecter dans sa vie. Voilà pourquoi la loi a ensuite mis une infinité de gênes et de modifications à cette autorité non naturelle du testateur. On ne lui accorde pas la disposition de tout. On réserve la légitime, on supplée, on interprète sa volonté, selon la survenance des enfants, etc. Surtout il est nécessaire de prouver l'authenticité et la solennité de l'acte. Cinq témoins, un magistrat qu'on appelle notaire, etc., sont nécessaires. On n'a dispensé de quelques formes qu'en faveur des soldats la veille du combat. D'ailleurs le testament doit être un acte public, et la famille doit savoir s'il en existe un ou non ; le public doit même le savoir ; on en ignorera le contenu, mais on doit savoir qu'il y en a un. Voilà les lois romaines, voilà les lois les plus raisonnables. Mais si vous avez des lois baroques, ce n'est plus la faute de la morale. Le père de Diderot n'aurait pas pu brûler un testament ni l'ouvrir; et s'il était ouvert, il ne valait rien, à moins qu'il ne fût signé par cinq ou sept témoins, tous

vivants. Les juges devaient l'annuler. Au reste, il a raison de dire que l'endroit où on l'avait trouvé ne prouvait rien ; mais la moindre solennité qui eût manqué à cet acte devait le faire annuler et rendre le bien aux appelés par la loi. Il n'est pas juste d'agrandir les priviléges contre la loi primitive. Mais l'exécuteur n'était point juge, il ne pouvait pas brûler ; les juges devaient le casser.

Coup d'œil prophétique

Sur l'état qu'aura l'Europe dans cent ans d'ici. Voilà à peu près les chapitres : État de la religion. — Des prêtres. — Des moines. — Du pape. — Des protestants et des grecs. — État de la France, de l'Angleterre, de l'Espagne, de l'Italie, et état des sciences, des arts, du commerce, des finances, de l'économie politique, des systèmes d'administration, etc. De l'Amérique et des colonies européennes. Voilà un terrible ouvrage dont le résultat est que nous ressemblerons dans cent ans beaucoup plus à la Chine que nous ne lui ressemblons à pré-

sent. Il y aura deux religions très-marquées, celle des grands et des lettrés, et celle du peuple, qui sera divisée en trois ou quatre sectes vivant bien ensemble. Prêtres et moines seront plus nombreux qu'à présent, médiocrement riches, ignorés et tranquilles. Le pape ne sera plus qu'un illustre évêque et point prince : on aura rogné tout son État petit à petit. Il y aura beaucoup de troupes sur pied et presque point de guerres. Les troupes manœuvreront à ravir pour la parade, mais les soldats et les officiers ne seront ni féroces ni braves; ils seront bien galonnés, et voilà tout. Les forteresses toutes en ruines et les boulevards deviendront partout de belles promenades en quinconces. Le grand souverain de l'Europe sera le prince de nos Tartares, c'est-à-dire celui qui possédera la Pologne, la Russie et la Prusse et commandera à la Baltique et à la mer Noire ; car les peuples du Nord seront toujours moins poltrons que ceux du Midi. Le reste des princes seront maîtrisés par la politique de ce cabinet prédominant. L'Angleterre se divisera

de l'Europe comme le Japon de la Chine; elle se réunira à son Amérique, dont elle possédera la plus grande partie et maîtrisera le commerce du reste. Il y aura despotisme partout, mais despotisme sans cruauté, sans goutte de sang de répandu, un despotisme de chicane et fondé toujours sur l'interprétation des vieilles lois, sur la ruse et l'astuce du Palais et de la robe, et le despotisme ne visera qu'aux finances des particuliers. Heureux les robins qui seront alors nos mandarins! Ils seront tout, car les soldats ne seront que pour la parade. Les manufactures fleuriront partout comme dans les Indes.

L'Année 1900.

Dans ce temps-là, les sciences à la mode seront les physiques, les chimiques et les alchimiques. On y aura mêlé beaucoup de géométrie, et il y aura des fous qui diront que lorsque la quadrature de l'hyperbole sera trouvée, on aura ou la pierre philosophale ou la malléabilité du verre. A force de lier les sciences vraies

ensemble, on en tirera une fausse qui ne consistera qu'en mots creux ou en axiomes de platitudes obscurcies par de grands mots. Plus de théologie, plus d'antiquités, plus de langues savantes. Le français sera la langue générale et l'esclavon la langue de la cour. Pour la jurisprudence, toutes les nations de l'Europe auront un code particulier et les lois romaines seront anéanties. Cependant, à force de disputer sur l'esprit des lois, on aura fait sortir la chicane du Palais des sources les plus magnifiques, telles que l'esprit de la constitution de chaque nation et l'ordre essentiel. On sera pédant d'après Montesquieu et moi, comme on l'a été d'après Aristote par les péripatéticiens. La marine sera très-négligée; il y aura très-peu de commerce et presque tout par terre et de proche en proche; car chaque nation, ayant perfectionné son agriculture et ses arts, se suffira à elle-même, et les sottes lois, favorables à l'exportation et contraires à l'importation, détruiront tout commerce; car lorsque tout le monde veut donner et personne rece-

voir, il en arrive que personne ne donne ni ne reçoit plus rien.

Les Sots.

Les sots ne font de sottises que parce que les hommes d'esprit qui les conseillent ont déraisonné. Ainsi ce ne sont ni deux cas ni deux maux différents : c'est toujours un seul cas, un seul effet d'une même cause. Dans l'ordre essentiel et naturel de ce monde admirable, il y a des sots et des hommes d'esprit. La nature a voulu (si pourtant elle a jamais rien voulu) que chacun y jouât un rôle. Or il n'y a que deux rôles à jouer : commander ou conseiller. On ne pouvait pas laisser conseiller aux sots ; ils n'avaient pas même l'esprit de raisonner. Il a donc fallu que les sots commandassent ; car s'ils ne faisaient pas cela, ils ne feraient rien du tout et ils seraient un superflu de la nature, qui ne doit avoir rien de superflu, si ce n'est elle-même tout entière. Voilà ce que remarque très-bien Fra Paolo dans son *Histoire du Concile de Trente*, que

les théologiens y consultaient et que les Pères, c'est-à-dire les évêques, qui ne connaissaient pas un mot de théologie, décidaient le dogme. Ce qui est dans le système politique est aussi dans la république des lettres; les sots font le texte et les hommes d'esprit font les commentaires.

La Liberté politique.

Le contraste frappant entre ce qui est arrivé en Pologne pour si peu de chose, et ce qui n'arrive pas à Londres et à Paris pour tant de choses, m'a découvert les principes fondamentaux de la liberté. Premier principe : qu'il n'y ait pas de voitures à ressort et qu'on aille à cheval. Une voiture coupe le soulèvement dans une rue, et le chef du parti qui se trouverait dans la voiture perd trop de temps à se mettre à la tête des soulevés, parce qu'il faut qu'il appelle son laquais Christophe et lui dise : Christophe, ouvre le carrosse, Christophe, bouche le carrosse; et tout cela prend beaucoup de temps. Deuxième principe : il faut avoir des chaises de paille et point

de fauteuils. Un homme qui est tombé sur un large fauteuil, chez madame Geoffrin, a bien de la peine à se soulever. Troisième principe : il ne faut pas avoir de trumeaux, car, dans les soulèvements, les coups de pierres pourraient les casser, et ils valent beaucoup d'argent. Quatrième principe : il faut avoir de très-mauvaises auberges sur les grandes routes. Lorsqu'on y rencontre de méchants lits remplis de punaises, on est éveillé de meilleure heure et l'on fait plus de diligence dans ses marches. Cinquième principe, et c'est le fondamental : il ne faut point poudrer ses cheveux : après un vigoureux soulèvement, un homme dépoudré est affreux à voir et n'oserait paraître dans aucune bonne compagnie ni assister à un souper prié.

De ces principes, je crois, dépend le soutien de la liberté et dérive l'ordre essentiel des devoirs réciproques entre le souverain et le peuple. Ainsi Rousseau, dans son *Contrat social*, stipulé au pied de la tour de Babel par le feu notaire Nembrod, oublia de marquer que les clauses du

contrat portaient qu'il ne devait valoir que jusqu'à l'institution des sofas et des fauteuils, et que le consentement des perruquiers y était formellement requis.

La Lassitude.

Je fis hier une grande promenade; je me trouvai las et fatigué au possible; je me mis à réfléchir ce que c'est que la lassitude. Je trouvai que c'est positivement l'évaporation de cette matière qu'on appelle âme; je trouvai cette théorie neuve et profonde : que toute machine qui a une volonté est susceptible de lassitude, telle que l'homme et la bête; que celle qu'on appelle âme plastique n'est point susceptible de lassitude, soit dans les plantes, soit dans les animaux. Ainsi le mouvement du cœur, etc., appartient à notre âme plastique et n'est point sujet à la volonté ni à la lassitude. La volonté est donc une effusion de cette matière volatile qui va devers ce nerf qui exécute la volonté, qui s'évapore et produit la lassitude jusqu'à ce qu'elle soit reproduite. La mort est donc

une lassitude universelle produite par un excès de désirs.

L'Invalide à la jambe de bois.

Savez-vous ce que c'est ? C'est que cet homme est mendiant. Pour rendre plus touchante sa situation, il s'est fait une jambe fausse de bois ; il n'a pas osé s'avouer mendiant, il a dit qu'il s'amusait à s'en servir le matin, et, en vérité, c'est une réponse la plus singulière et la plus comique du monde. Mais mettez-vous dans la tête qu'un gueux, un mendiant a plus d'esprit que cent beaux esprits philosophes. Il ne pense pas à autre chose ; il concentre son esprit et son génie à se procurer de l'argent, et il vous surpasse tous tant que vous êtes.

L'Ambition.

L'ambition est la fille aînée de l'ennui (voilà pourquoi on rencontre tant d'ambition dans les cloîtres), la mère de l'hypocrisie, et l'hypocrisie engendre avec la gêne un second ennui, qui est l'arrière-petit-fils du

premier et qui ne ressemble pas tout à fait à son grand-père. Le premier est un ennui doux, calme, soporifique; le second est corrosif, on en meurt à la fin.

Le Caractère des Français.

Il perce toujours. Ils sont causeurs, raisonneurs, badins par essence : un mauvais tableau enfante une bonne brochure ; ainsi vous parlerez mieux des arts que vous n'en ferez jamais. Il se trouvera, au bout du compte, dans quelques siècles, que vous aurez le mieux raisonné, le mieux discuté ce que toutes les autres nations auront fait de mieux. Chérissez donc l'imprimerie; c'est votre lot dans ce bas monde. Mais vous avez mis un impôt sur le papier; quelle sottise! Plaisanterie à part, un impôt sur le papier est la faute, en politique, la plus forte qui se soit commise en France depuis un siècle. Il valait mieux faire la banqueroute universelle et laisser aux Français le plaisir de parler à l'Europe à peu de frais. Vous avez plus conquis de pays par les livres que par les armes. Vous

ne devez la gloire de la nation qu'à vos ouvrages, et vous voulez vous forcer à vous taire !

La Curiosité.

On appelle curiosité cette attention que nous prêtons à une chose inconnue ou obscure pour découvrir ce que c'est et savoir à quoi cela est bon. Il faudrait appeler cela *sagacité;* les animaux l'ont autant que nous ou même plus. J'appelle curiosité ce plaisir que l'homme a d'observer quelque chose, en même temps qu'il sait parfaitement que cela lui est indifférent et inutile. Le chat cherche ses puces aussi bien que l'homme; mais il n'y a que M. de Réaumur qui en observe le battement du cœur : cette curiosité n'appartient qu'à l'homme. Aussi les chiens n'iront pas voir pendre des chiens à la Grève (1).

La Liberté morale.

La persuasion de la liberté constitue l'essence de l'homme. On pourrait même définir l'homme un *animal qui se croit libre,*

(1) Voy. la lettre, page 33.

et ce serait une définition complète. M. Valmire lui-même, lorsqu'il dit qu'on n'est pas libre, pourquoi le dit-il? Pour qu'on l'en croie. Il croit donc les autres hommes libres et capables de se déterminer à le croire Il est absolument impossible à l'homme d'oublier un seul instant et de renoncer à la persuasion qu'il a d'être libre. Voilà donc un premier point. Second point : être persuadé d'être libre est-il la même chose qu'être libre en effet? Je réponds : Ce n'est point la même chose, mais elle produit absolument les mêmes effets en morale. L'homme est donc libre puisqu'il est intimement persuadé de l'être, et que cela vaut tout autant que la liberté. Voilà donc le mécanisme de l'univers expliqué clair comme de l'eau de roche. S'il y avait un seul être libre dans l'univers, il n'y aurait plus de Dieu, il n'y aurait plus de liaison entre les êtres, l'univers se détraquerait, et si l'homme n'était pas essentiellement, intimement convaincu toujours d'être libre, le moral humain n'irait plus comme il va. La conviction de la

liberté suffit pour établir une conscience, un remords, une justice, des récompenses et des peines; elle suffit à tout, et voilà le monde expliqué en deux mots. Mais comment peut-on, me demanderez-vous, être intimement convaincu d'une chose pendant que le contraire est démontré? Tout comme on est intimement convaincu que deux infinis sont égaux toujours, pendant qu'il est démontré par le calcul intégral qu'un infini peut être le double, le triple d'un autre, etc., et mille autres thèmes de géométrie pareils. Toutes les fois que la cervelle humaine ne peut pas se former l'idée de quelque chose, la démonstration ne peut pas se changer en persuasion. Il nous est impossible de nous former l'idée de l'infini; ainsi la démonstration qui nous dira qu'un infini est le double d'un autre, nous la croirons, mais nous serons persuadés du contraire et agirons en conséquence de la persuasion et non pas de la démonstration, qui s'oppose à l'idée. Il nous est impossible de nous former l'idée de n'être pas libres; nous démontrerons

donc que nous ne le sommes pas, et nous agirons toujours comme si nous étions libres. L'explication de ce phénomène est que les idées ne sont pas des suites du raisonnement; elles précèdent le raisonnement, elles suivent les sensations; nous prouvons par le raisonnement qu'un bâton ne se couche pas dans l'eau; cependant l'idée que nous en avons nous le montre courbé, parce que la sensation de l'œil nous l'a dit ainsi, et que l'idée suit le sentiment de la vue.

Juvénal.

Il n'est pas Horace, à beaucoup près; c'est Robbé (1) à côté de Voltaire. Il a le feu de la criaillerie, il n'a pas la délicatesse du goût.

—

J'ai reçu la traduction de Juvénal (par Dusaulx) qui me paraît fort bonne, autant qu'une traduction peut l'être. Ce que je

(1) Robbé de Beauveset, né en 1714, mort en 1794, est l'auteur du *Débauché converti*, satire, 1736. In-12, etc.

trouve, c'est qu'il a manqué le ton de sa traduction. Une satire est toujours dans un style plaisant et même polisson. On ne doit pas la traduire avec décence et gravité, mais la décence tue les Français.

Lettres avec Portrait.

J'espère qu'un jour viendra qu'on enverra les lettres avec son portrait à la tête, pour servir à l'intelligence de plusieurs mots obscurs.

Estime, Admiration.

Je trouve que l'estime des autres est en nous comme l'ipécacuanha, un sentiment qui nous révolte naturellement. Nous l'avalons par la force, et notre estomac est prêt à le rejeter le plus tôt possible. Je trouve ensuite que l'admiration est une chose très-différente de l'estime. On admire un danseur de corde sans l'estimer; on estime sans l'admirer M. de Mairan (1). L'admiration est un sentiment pour lequel nous

(1) Mairan (Jean-Jacques Dortous de), physicien, mathématicien et littérateur, né en 1678, mort le 20 février 1771.

avons du goût et du penchant : il ne nous révolte point, il nous plaît même beaucoup. Ainsi les hommes estiment moins qu'il ne faudrait et admirent les autres plus qu'il ne faudrait. Mais pourquoi cela ? cherchons-en la raison. C'est parce que nous nous estimons toujours nous-mêmes et que nous ne nous admirons jamais. Le danseur de corde fait ses tours avec tant d'aisance et de dextérité naturelle que s'il a quelque étonnement, c'est de voir que les autres n'en fassent pas autant. Ainsi intérieurement il ne saurait s'admirer jamais, mais si l'estime. L'admiration est un effet de la comparaison de la force ; l'estime vient de la comparaison de la raison. Or tout homme croit constamment avoir plus de raison qu'aucun autre, mais, tant qu'il ne l'a pas essayé, il croit avoir moins de force et de dextérité et de talents qu'un autre. Cette crainte de faiblesse est ce qu'on appelle *mauvaise honte*, qui n'empêche pas la haute estime de soi-même. Ainsi une demoiselle à quinze ans qui, par une mauvaise honte, ne sait pas faire la révérence,

croit avoir assez de raison pour juger définitivement que l'état de religieuse vaut mieux que celui de femme mariée ; et vous ne lui persuaderiez jamais qu'elle a tort.

Les Bimanes.

M. de Buffon a averti que les bipèdes ne sont proprement que les oiseaux; les quadrupèdes sont tous les animaux. Les hommes et les singes ont deux mains et deux pieds ; il les appelle pour cela des bimanes. Leur caractère est que les femelles en sont réglées, et cette incommodité fait une retenue de quinze pour cent sur les plaisirs amoureux. Terrible impôt ! trois vingtièmes ! Qu'il m'a coûté à Paris !

Les Voyages.

Je suis bien aise que le goût des voyages reprenne dans notre siècle ; c'est la seule chose qui agrandisse l'homme et relève sa nature et son génie que la découverte des nouvelles terres. On ne saurait pourtant s'empêcher d'admirer combien de peines il nous coûte d'aller dans des pays

inconnus soit par mer ou par terre, en proportion de celles qu'avaient nos ancêtres. Voyez de combien nous sommes amollis, énervés, dégradés ; tous les progrès des sciences n'ont pas pu balancer le reculement de la vigueur et de la vraie valeur.

Les Anciens.

Ils nous ont surpassés en tout, c'est un fait. Jamais ils n'ont peint ni sculpté la Mort, figure hideuse, dégoûtante, révoltante, et qui n'avance de rien nos affaires si ce n'est qu'elle empoisonne notre vie. Leurs sujets sépulcraux sont toujours gais, décents ; leur enfer est celui des gens de bien et de goût. Pour conduire les âmes à l'*Orcus*, constamment ils emploient Mercure, jeune homme d'une figure très-agréable. Le caducée, symbole de paix et d'éternité, ne lui est donné que pour cela. Tous les anciens sont d'accord sur cet article.

Les Fanatiques.

Voici pourquoi tous les fanatiques aiment le mariage-concubinage, témoin l'abbé

de Saint-Pierre, Luther, Descartes, Rousseau ; pourquoi tous les grands caractères aiment le libertinage, témoin César, Auguste, Laurent de Médicis, Henri IV, etc. Le fanatique est heureux lorsqu'il est fixé à ses idées, il n'aime pas à s'en détourner : rien ne tranquillise tant qu'une gouvernante. Les grands hommes aiment le tumulte des idées et ils ne s'en délassent qu'en entrant dans un autre tourbillon encore plus violent. La galanterie est de toutes les tempêtes la plus orageuse ; elle fait leur délassement.

Une seule Langue.

Si l'Europe n'avait qu'une langue, il n'y aurait plus d'intolérance. Quand les hommes se ressemblent, ils s'aiment, et rien ne nous rend plus dissemblables que de ne nous entendre pas en parlant. C'est la différence du langage qui vraiment fait varier les espèces. On est de la même famille lorsqu'on s'entend bien.

Les Enfants.

Notre faute est de croire que les enfants

ne savent rien ou presque rien avant l'âge où ils commencent à parler. Point du tout: l'enfant a reçu le plus fort de l'éducation avant les deux ans, mais comme nous ne pouvons pas connaître ce qu'un autre être à visage humain sait, à moins qu'il ne nous parle par voix ou par signes, nous croyons que les enfants ne savent rien. C'est une erreur grossière. Un homme qui serait resté un an à Londres, sans apprendre un seul mot de la langue anglaise, saurait pourtant infiniment de choses de ce pays, les rues les maisons, les mœurs, les lois, les hommes, les charges, le système politique, etc.

L'Histoire ancienne.

Sur l'histoire ancienne les vrais savants ont déjà pris leur parti et l'on n'en dispute plus. On sait que c'est l'histoire que les Grecs sauvages nous ont conservée des peuples plus avancés dans la culture des arts et des sciences qui les ont conquis, peuplés, policés. Ainsi Saturne, Jupiter, Mercure, Hercule, sont la même chose que

seraient, dans deux mille ans, Charles V, Ferdinand le Catholique, la reine Isabelle, Cortez, Colomb chez les Américains, s'ils n'eussent pas reçu de nous l'imprimerie et l'art de l'écriture perfectionnée, et qu'ils eussent conservé leur histoire par tradition et par cœur, aidant leur mémoire avec le rhythme et le mètre de la poésie. On convient de cela. Les allégories, soit chimiques ou physiques, trouvées par hasard dans la fable, sont des rêves creux. On trouvera de même que les douze anciens ducs et pairs de France sont les douze mois de l'année; que le roi et la reine sont le soleil et la lune, et que les maîtresses des rois sont des comètes. Bêtises! La chose qui reste à éclaircir se réduit aux détails des anciennes expéditions sur la Grèce. J'ai là-dessus un amas de faits et de réflexions qui fourniraient matière à un livre curieux, si j'avais eu le temps de l'achever. J'en ai sur la langue naturelle de l'homme, qui me paraît être celle des monosyllabes répétés, màma, tata, papa, baba, caca, coco, tete, titi : voilà nos premiers sons.

L'enfant produit ces sons sans intelligence. La nourrice y attache une idée et la fait attacher à l'enfant : voilà tout. La fable ancienne est quelquefois triple, quelquefois double, parce que les Grecs ayant été conquis par différentes nations, c'est-à-dire par les Égyptiens, Tyriens et peuples du Nord, qui y vinrent par terre et qui étaient des Celtes, ils ont mêlé tout cela ensemble, comme si les Américains, conquis par les Espagnols, les Anglais, les Français, mêlaient dans deux mille ans tout ensemble, et confondaient Charles V et Henri VIII et Henri IV, la reine Isabelle de Castille avec la reine Élisabeth d'Angleterre. Voilà la cause de la contradiction dans la mythologie et la multitude des Hercules thébain, tyrien, etc. Développer cela avec génie, avec goût, avec une finesse de coup d'œil heureuse, est l'affaire d'un philosophe érudit et pas d'un savant sans génie comme Gébelin (1).

(1) Court de Gébelin (Antoine), né en 1725, mort le 10 mai 1784, auteur du *Monde primitif*, 9 vol. in-4, 1773-84.

Les Chutes des Empires.

Qu'est-ce que cela veut dire? Les empires ne sont ni en haut ni en bas et ne tombent pas. Ils changent de physionomie; mais on parle chutes et ruines, et ces mots font tout le jeu de l'illusion et des erreurs. Si on disait les phases des empires, on dirait plus juste. La race humaine est perpétuelle comme la lune, mais elle nous présente tantôt une face, tantôt une autre, parce que nous ne sommes pas toujours bien placés pour la voir dans son plein. Il y a des empires qui ne sont jolis que dans leur décadence, comme l'empire français; il y en a qui ne seront bons que dans leur pourriture, comme l'empire turc; il y en a qui ne brillent que dans leur premier quartier, comme l'empire jésuitique; le seul qui n'a été beau que dans son plein a été l'empire papal.

Les Révérences.

Tout être qui fait une profonde révérence à quelqu'un, tourne le dos à quelque autre.

Le siècle de Louis XV.

Le règne de Louis XV sera le plus mémorable à la postérité, qui ne nommera le siècle de Louis XIV que pour dire que sous Louis XV Voltaire en parlait. Du reste, c'est ce dernier qui a produit Montesquieu, Voltaire, Diderot, d'Alembert, Boulanger, Rouelle (1), La Chalotais et l'expulsion des jésuites. Lorsque l'on compare la cruauté de la persécution des jésuites contre Port-Royal à la douceur de la persécution des encyclopédistes, on voit la différence des règnes, des mœurs et du cœur des deux rois. Celui-là était un chercheur de renom et prenait le bruit pour de la gloire; celui-ci était un honnête homme qui faisait le plus vilain des métiers (celui de roi) le plus à contre-cœur qu'il pouvait. On ne rencontrera de longtemps un règne pareil nulle part.

La Liberté de la presse.

Dieu vous préserve de la liberté de la

(1) Rouelle (Guillaume-François), célèbre chimiste, né en 1703, mort le 3 août 1770.

presse établie par édit ! Rien ne contribue davantage à rendre une nation grossière, à détruire le goût, à abâtardir l'éloquence et toute sorte d'esprit. Savez-vous une définition du *sublime oratoire ?* C'est l'art de tout dire sans être mis à la Bastille, dans un pays où il est défendu de rien dire. Si vous ouvrez les portes à la liberté du langage, au lieu de ces chefs-d'œuvre d'éloquence, les remontrances du parlement, voici les remontrances qu'un parlement fera : Sire, vous êtes un s... j... f... Au lieu d'un chef-d'œuvre de polissonnerie du jeune Crébillon, on verra dans un roman un amant dire à sa dame : Je voudrais, mademoiselle, vous... Fi ! l'horreur !

La contrainte de la décence et la contrainte de la presse ont été les causes de la perfection de l'esprit, du goût, de la tournure chez les Français. Gardez l'un et l'autre ; sans quoi vous êtes perdus. Une liberté telle quelle, est bonne : on en jouit déjà ; elle doit exister par le fait et ne doit être fondée que sur les vertus personnelles du ministre tolérant et magna-

nime. Par là, la nation chérira davantage le ministre qui pardonne lorsqu'il pourrait sévir; mais si vous accordez par un édit la liberté, on n'en saurait plus aucun gré au ministère, et on l'insultera comme on fait à Londres. La nation deviendra aussi grossière que l'anglaise, et le point d'honneur (l'honneur, le pivot de votre monarchie) en souffrira. Vous serez aussi rudes que les Anglais, sans être aussi robustes; vous serez aussi fous, mais beaucoup moins profonds dans votre folie.

Le Pape.

Autrefois le pape était le calife de l'Europe, et tous les sultans des différentes provinces s'intéressaient à son élection. Aujourd'hui qu'il n'est que le souverain de Rome, ce sont les grandes familles de Rome qui le font absolument. Albani, Corsini, Borghèse, Colonna, s'arrangent et choisissent, pour leur plus grande commodité, un laquais dans leurs maisons pour en jouer le rôle. Caligula fit consul son cheval.

Les Étrangers.

Tout est étranger dans ce monde, car tous s'en vont par la mort. Les étrangers ont cela de commode qu'ils partagent en deux le regret. On en sent la moitié lorsqu'ils s'en vont, et quoique absents, ils ne sont pas entièrement perdus. On en a des lettres, des nouvelles, et le cas de les revoir n'est jamais impossible. S'ils viennent à mourir, la douleur tombe sur ce reste d'existence perdue et qui est bien moindre que le total. Vous n'aimerez pas sûrement plus de tomber à plomb que de glisser sur les malheurs. Les malheurs sont la sauce de cette vilaine viande qu'on appelle la vie : on en est environné. Ne vaut-il pas mieux détremper cette sauce par les absences, les éloignements, l'habitude aux détachements ?

Les Émeutes.

Si j'avais du loisir, je ferais un traité politique des émeutes, de leurs causes, de leurs effets, et des moyens de les prévenir

et de les guérir. D'abord je voudrais bien établir et bien prêcher que rien ne fait autant d'honneur aux souverains que les émeutes; le czar Pierre en eut une vingtaine. Le roi Charles est le premier qui ait eu la gloire d'en avoir à Madrid, après l'avoir nettoyé et avant que d'en balayer les jésuites; mais c'est tout simple : on ne prend pas de purgations ou l'émétique sans avoir des tranchées d'estomac, de petites convulsions, des défaillances, etc.: tous ces petits maux sont les compagnons de la guérison.

Les Bêtes.

Sur l'article des bêtes, je crois que l'on commence par tenir pour sûr ce qui est très-douteux. Nous croyons que tout ce que les bêtes savent est donné par instinct et non pas passé par tradition. A-t-on des naturalistes bien exacts qui nous disent que les chats, il y a trois mille ans, prenaient les souris, préservaient leurs petits, connaissaient la vertu médicinale de quelques herbes, ou, pour mieux dire, de l'herbe,

comme ils font à présent? Si on n'en sait rien, pourquoi prend-on pour sûr ce qui est en question, et fait-on des raisonnements à perte de vue sur un fait faux ou douteux? Mes recherches sur les mœurs des chattes m'ont donné des soupçons très-forts qu'elles sont perfectibles, mais au bout d'une longue traînée de siècles. Je crois que tout ce que les chats savent est l'ouvrage de quarante à cinquante mille ans. Nous n'avons que quelques siècles d'histoire naturelle; ainsi le changement qu'ils auront subi dans ce temps est imperceptible.

Les hommes aussi ont mis un temps immense à leur perfectibilité : car les peuples de la Californie et de la Nouvelle-Hollande, qui sont anciens de trois ou quatre mille ans, sont encore de vraies brutes. La perfectibilité a commencé à faire de grands progrès en Asie, à ce qu'on dit, il y a plus de douze mille ans, et Dieu sait combien de temps avant on n'avait fait que de vains efforts.

Si une race asiatique n'avait pas passé en Europe et en Afrique, et si d'Europe

elle n'eût passé en Amérique, d'où elle a fait le tour du globe, l'homme ne serait que le plus espiègle, le plus malin et le plus adroit des singes. Ainsi la perfectibilité n'est pas un don de l'homme en entier, mais de la seule race blanche et barbue. Par alliance, la race basanée et barbue, la race basanée non barbue et la race noire ont gagné quelque chose. Tout ce qu'on dit des climats est une bêtise, un *non causa pro causa*, erreur la plus commune de la logique. Tout tient aux races; la première, la plus noble des races, vient naturellement au nord de l'Asie. Les Russes y tiennent de plus près, et c'est pour cela qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans qu'on n'en fera faire aux Portugais en cinq cents.

Le Grand Homme.

Le grand homme de notre siècle doit être quelque chose d'indéfinissable. Il faut qu'il n'ait ni les vertus ni les vices dont on parle dans tous les livres de morale. Comme nous sommes parvenus à un siècle qui nous

rend insupportables autant les maux que les remèdes, vous voyez de quelle difficulté il est de résoudre ce problème. Je crois, après y avoir longtemps rêvé, que le plus plat homme serait le plus grand homme de notre âge, puisqu'il laisserait subsister tous les maux (ce qu'il faut) en se donnant toujours l'air de vouloir les guérir (ce qu'il faut aussi). Turgot, qui sérieusement voulait guérir, a été culbuté; Terrai, qui disait franchement qu'il ne voulait rien guérir, a été exécré; un plat homme dirait tout ce que disait Turgot, et ferait tout ce que faisait Terrai, et cela irait à merveille.

Les Souverains voyageurs.

Je ne sais pas quel démon de notre siècle inspire aux souverains de se montrer chez les autres nations : si on les trouve meilleurs que le propre souverain, ils laissent le cœur humain dans l'abattement et dans la désolation. Il y a des choses qui ne sont belles qu'à être souhaitées; l'amour a de ces beautés-là, et je trouve qu'il vaut

mieux se figurer la vertu des souverains que d'être à même de la contempler.

La Cause des guerres.

Je commence à sentir que les malheurs des hommes viennent de leur prévoyance, malgré qu'on dise le contraire. La prévoyance est la cause des guerres actuelles de l'Europe. Parce qu'on prévoit que la maison d'Autriche s'agrandira, que les Américains dans quelques siècles d'ici, que les Anglais, les Français, les Espagnols dans cent ans, feront ou ne feront pas certaines choses, on commence par s'égorger à l'instant. Si l'on voulait se donner la peine de ne rien prévoir, tout le monde serait tranquille, et je ne crois pas qu'on fût plus malheureux en ne faisant pas la guerre.

Le Corps et l'Ame.

Il est bien vrai que l'âme est quelque chose de différent du corps; mais c'est

comme la crème diffère du lait, la mousse du chocolat, l'eau-de-vie du vin. L'essence du corps devient esprit.

Les Sages et Dieu.

Rien ne se fera d'après l'avis des sages dans ce monde; mais un sage fera un bon livre qui plaira, qu'on lira avidement : on l'applaudira; il en retirera quelques avantages, soit du côté des finances, soit du côté de la considération; et voilà qui est bien tant qu'il vivra; puis il mourra, et tout lui deviendra égal. Et celui qui a fait le monde rira de tout son cœur de voir les hommes occupés à arranger le monde pour leurs besoins, pendant que c'est lui, et lui tout seul, sans émule, qui l'arrange à son caprice et pour son bon plaisir.

La Mort de Marie-Thérèse.

Savez-vous à quoi je compare cette mort de Marie-Thérèse? A un encrier qu'on

a renversé sur la carte géographique de l'Europe.

Le Cœur.

Il n'a jamais tué personne.

ORIGINE DE POLICHINELLE

Polecenella. Ainsi s'appelle un personnage qui depuis longtemps paraît dans les comédies napolitaines. Il représente un homme ridiculement grossier, porté pour la bouche et pour les femmes, et qui, lorsqu'il parle, dit des balourdises, mais d'une manière plaisante et enjouée. A cet effet, on le montre en scène vêtu d'une cami-

sole et de pantalons de toile blanche, avec un béret blanc sur la tête et un masque noir à long nez et à physionomie burlesque. Il est tour à tour, et selon le caprice de la pièce, seigneur, valet, philosophe, etc.; et quand ce rôle est bien joué, quand on le remplit des singularités, des attitudes et des saillies qu'on appelle *lazzis*, il ne manque pas d'agrément et fait rire beaucoup plus que l'Arlequin et le Brighella de Venise ou le Docteur de Bologne. Aucun de nos écrivains, que nous sachions, n'a rapporté l'origine de ce masque indigène; nous allons la donner pour qu'on ne l'oublie point.

Au siècle passé, il y avait dans Acerra, ville de la Campanie heureuse, une troupe de comédiens qui parcourait la province pour gagner quelque chose. Un jour ils débouchèrent dans une campagne où les paysans faisaient la vendange. Comme en cette occasion l'on buvait plus que de coutume et qu'hommes et femmes travaillaient de compagnie, la gaieté était vive et chaque passant recevait son brocard. Les co-

médiens se virent à leur tour exposés aux railleries des vendangeurs; mais, aguerris à cet exercice, ils commencèrent à répondre et à renvoyer saillies pour saillies. Or, parmi les villageois il y en avait un, nommé Puccio d'Aniello, à la face comique, au nez long, au teint hâlé, assez facétieux d'ailleurs, et d'esprit pointu. Les comédiens se mirent à le plaisanter tout particulièrement, et lui, il redoublait de lardons et de gausseries. Personne ne voulut céder et on lutta à qui se moquerait le mieux; les reparties devinrent plus aigres, aux plaisanteries succédèrent les cris et les huées, ce fut une vraie bataille. Finalement le campagnard eut le dessus, et les comédiens, honteux, prirent le parti de s'en aller et revinrent en ville émerveillés. Remis de leur émotion, selon la coutume des gens de théâtre qui tirent profit de toute chose, ils pensèrent faire une bonne affaire s'ils engageaient dans leur compagnie ce *contadino* qu'ils avaient trouvé si facétieux et si spirituel; ils lui firent des propositions et il les accepta. Ils parcou-

rurent le pays avec leur nouveau bouffe, qui réussit à merveille et eut accès partout à la faveur de ses pointes ; ce à quoi contribuèrent aussi son physique de caricature et sa tenue de campagnard : à savoir la camisole et le pantalon de toile blanche. La troupe gagnait gros et le nom de Puccio d'Aniello était célèbre. Au bout de quelques années Puccio mourut, mais alors les comédiens le remplacèrent par un compagnon qui parut avec le même costume et le même masque. Il garda aussi l'ancien nom, mais adouci, et s'appela *Polecenella*. D'autres comiques suivirent l'exemple, et bientôt le masque de *Polecenella* se répandit dans tous les théâtres d'Italie et son nom servit à désigner un homme plaisant et enjoué. Nous avons conservé cette véridique tradition à l'honneur de notre Acerra ; en effet, si, anciennement, les Osques et les histrions d'Atella (ville voisine de Capoue) ont charmé Rome par leurs pièces joyeuses et fourni à d'autres mimes le fond des farces dites *atellanes* qui, au dire d'Horace, succédaient sur le théâtre à la

tragédie, afin d'égayer les spectateurs, pareillement les modernes *Pulcinelli* ont monté sur toutes les scènes d'Italie et d'Europe et diverti tous ceux qui aiment le talent comique et le génie bouffe.

FIN.

TABLE

—

Pages.

INTRODUCTION. I

I. — CONTES.

Le Porco sacro. 1
Le Moine et la Malle. 3
Le Cardinal et le Général. 4
Le Coucou, le Rossignol et l'Ane. . . . 6
La Passion de M. Wilkes. 10

II. — LETTRES.

Détails biographiques. 16
L'Éducation. 22
Cicéron. 27
La Curiosité. 32
L'Insensibilité 37
Le Système des monarchies. 39
Les Comédiens français. 42
L'Histoire du tonnerre 45
Notre Correspondance. 47

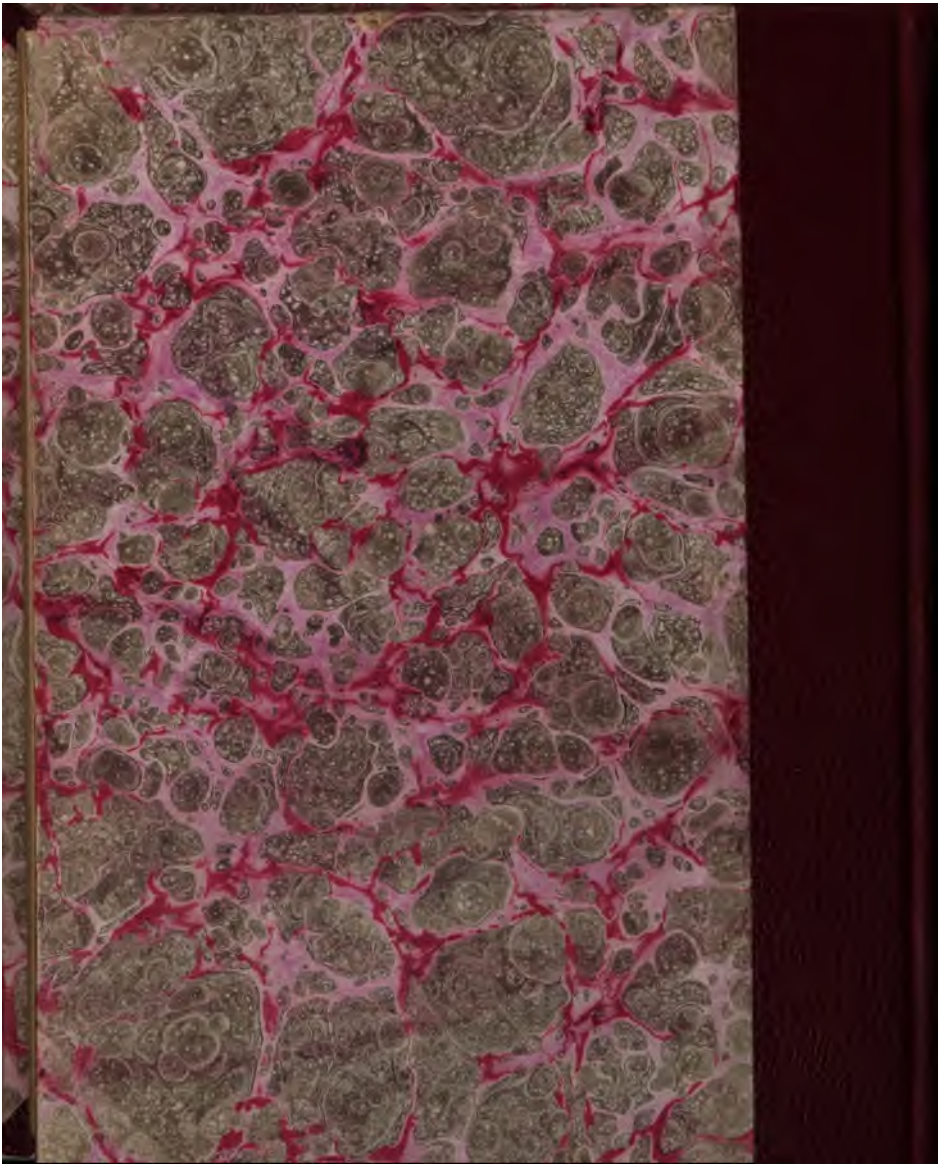
Pages.
Le Danseur Le Picque. 49
La Correspondance par lettres. 51
La Politique. 54
Les Nouvelles éditions. 57
Plan d'une correspondance entre Carlin et Ganganelli. 59
Voltaire commentateur de Corneille 61
Louis XVI. 64
M. de Breteuil. 66
Le Destin. 67
L'Incrédulité. 70
Un Calcul. 73
Le Vocabulaire napolitain. 74

III. — PENSÉES.

Les Cartons. 77
L'Honneur. 77
Les Religions. 77
Les Délicats. 78
La Modestie des princes. 78
Les Princes. 80
Gênes, Rome, Naples et Paris. 80
Les Livres. 80
Les Impegnatrici. 81
Les Dés pipés. 81
Ma Statue. 82
La Statue de Voltaire. 84
Le Système de la nature. 85
Les Tragédies. 86
La Paresse. 86

Pages.
Les Pendules. 88
Le Fatalisme. 89
Deucalion et Pyrrha. 90
Le Changement de la Constitution. . . . 90
L'Impôt. 91
Les Sectes. 92
Les Philosophes. 93
Les Chats. 93
Les Athées. 96
Mlle Grandi. 96
Texte et traduction. 97
Ce qu'une femme doit étudier. 97
Le Droit et les Lois. 98
Les Juges. 98
Le Testament. 99
Coup d'œil prophétique. 102
L'Année 1900. 104
Les Sots. 106
La Liberté politique. 107
La Lassitude. 109
L'Invalide à la jambe de bois. 110
L'Ambition. 110
Le Caractère des Français. 111
La Curiosité. 112
La Liberté morale. 112
Juvénal. 115
Lettres avec portrait. 116
Estime, Admiration. 116
Les Bimanes. 118
Les Voyages. 118
Les Anciens. 119

Pages.
Les Fanatiques. 119
Une seule Langue 120
Les Enfants. 120
L'Histoire ancienne. 121
Les Chutes des empires. 124
Les Révérences. 124
Le Siècle de Louis XV. 125
La Liberté de la presse. 125
Le Pape. 127
Les Étrangers 128
Les Émeutes. 128
Les Bêtes. 129
Le Grand Homme 131
Les Souverains voyageurs. 132
La Cause des guerres. 133
Le Corps et l'Ame. 133
Les Sages et Dieu. 134
La Mort de Marie-Thérèse. 134
Le Cœur. 135
ORIGINE DE POLICHINELLE 135

2690.— Paris, impr. JOUAUST, rue Saint-Honoré, 338.

Mt